339

THÈSE

POUR

LE DOCTORAT EN MÉDECINE

FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS

Année 1908 — THÈSE — N° —

POUR

LE DOCTORAT EN MÉDECINE

Présentée et soutenue le Jeudi 16 Juillet 1908, à 1 heure

PAR

Emile-J.-G. CIUCIU

PRÉSERVATION DE L'ENFANCE

PAR

LE GRAND AIR

« La santé publique est le fondement où repose le bonheur du peuple et la puissance de l'Etat. »

(DISRAËLI)

(Etude d'hygiène sociale)

Président : M. HUTINEL, *professeur*

Juges MM. RIBEMONT-DESSAIGNES, *professeur*
CLAUDE, *agrégé*
BRINDEAU, *agrégé*

Le candidat répondra aux questions qui lui seront faites sur les diverses parties de l'enseignement médical

PARIS
IMPRIMERIE DE LA FACULTÉ DE MÉDECINE
Henri JOUVE, Éditeur
15, Rue Racine, 15

1908

FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS

Doyen	**M. LANDOUZY**
Professeurs	**MM.**
Anatomie	NICOLAS
Physiologie	Ch. RICHET
Physique médicale	GARIEL
Chimie organique et Chimie générale	GAUTIER
Parasitologie et histoire naturelle médicale	BLANCHARD
Pathologie et thérapeutique générales	BOUCHARD
Pathologie médicale	BRISSAUD DEJERINE
Pathologie chirurgicale	LANNELONGUE
Anatomie pathologique	Pierre MARIE
Histologie	PRENANT
Opérations et appareils	QUENU
Pharmacologie et matière médicale	POUCHET
Thérapeutique	GILBERT
Hygiène	CHANTEMESSE
Médecine légale	THOINOT
Histoire de la médecine et de la chirurgie	Gilbert BALLET
Pathologie expérimentale et comparée	ROGER
Clinique médicale	HAYEM DIEULAFOY DEBOVE LANDOUZY
Maladies des enfants	HUTINEL
Clinique des maladies mentales et des maladies de l'encéphale	JOFFROY
Clinique des maladies cutanées et syphilitiques	GAUCHER
Clinique des maladies du système nerveux	RAYMOND
Clinique chirurgicale	LE DENTU BERGER RECLUS SEGOND
Clinique ophtalmologique	De LAPERSONNE
Clinique des maladies des voies urinaires	ALBARRAN
Clinique d'accouchements	PINARD BAR RICHEMONT-DESSAIGNES
Clinique gynécologique	POZZI
Clinique chirurgicale infantile	KIRMISSON
Clinique thérapeutique	Albert ROBIN

Agrégés en exercice.

MM.

AUVRAY	CUNEO	LAUNOIS	NOBECOURT
BALTHAZARD	DEMELIN	LECENE	OMBREDANNE
BRANCA	DESGREZ	LEGRY	POTOCKI
BEZANÇON (Fer.)	DUVAL (Pierre)	LENORMANT	PROUST
BRINDEAU	GOSSET	LŒPER	RENON
BROCA (André)	GOUGET	MACAIGNE	RICHAUD
BRUMPT	JEANNIN	MAILLARD	RIEFFEL, chef des travaux anat.
CARNOT	JEANSELME	MARION	
CASTAIGNE	JOUSSET (André)	MORESTIN	SICARD
CLAUDE	LABBE (Marcel)	MULON	ZIMMERN
COUVELAIRE	LANGLOIS	NICLOUX	

Par délibération en date du 8 décembre 1798, l'École a arrêté que les opinions émises dans les dissertations qui lui seront présentées, doivent être considérées comme propres à leurs auteurs et qu'elle n'entend leur donner aucune approbation ni improbation.

A MONSIEUR LE PASTEUR LOUIS COMTE

Fondateur de l'Œuvre des Enfants à la Montagne
Secrétaire général de la Ligue pour la Moralité Publique

« On ne donne vraiment que quand on donne son travail, son âme, son génie. Et cette offrande magnifique de tout soi à tous les hommes enrichit le donateur autant que la communauté. »

A. France.

A MON PRÉSIDENT DE THÈSE

LE PROFESSEUR HUTINEL

Membre de l'Académie de Médecine
Professeur de Médecine infantile à la Faculté de Paris
Médecin des Hôpitaux

A MES MAITRES DANS LES HOPITAUX

Le Professeur agrégé E. SCHWARZ.

Le Professeur A. LE DENTU.

Le Docteur A. MOUCHET, chirurgien des hôpitaux.

Le Docteur L FAISANS, médecin de l'Hôtel-Dieu.

Le Professeur L. LANDOUZY.

Le Docteur O. JOSUÉ, médecin des hôpitaux.

Le Professeur agrégé M. LETULLE.

Le Professeur G. HAYEM.

Le Docteur RICHARDIÈRE, médecin de l'Hôpital des Enfants-Malades.

Le Professeur agrégé H. HALLOPEAU.

Le Professeur agrégé E. BONNAIRE.

Préservation de l'Enfance

PAR LE GRAND AIR

INTRODUCTION

ROLE ET BUT DES ŒUVRES DE GRAND AIR

Il n'est pas à l'heure actuelle de question plus navrante que celle de la tuberculose, et il n'est que trop vrai de dire que la question de la tuberculose se confond avec la question sociale dont elle représente un des aspects les plus poignants.

Or, il est un fait reconnu et prouvé, c'est qu'en matière de tuberculose, l'effort fait pour la combattre est récompensé par un succès réel, certain.

Il n'y a pas très longtemps Laënnec pensait que la tuberculose était une maladie incurable « comme le cancer » ; et Virchow, notre contemporain d'hier dont l'influence scientifique exerça force de loi pendant trente ans, Virchow affirmait que le tubercule est

« incapable d'organisation » c'est-à-dire incapable de guérison. Aujourd'hui nous admettons que la tuberculose est « la plus curable des maladies chroniques ».

Le taux de la morbidité tuberculeuse en France est encore à l'heure présente plus élevé qu'en Angleterre et en Allemagne : 39 pour 10.000 habitants en France, 21 en Allemagne, 19 en Angleterre (1) ; des dispositions ont été prises pour la combattre et en moins de 15 ans la mortalité par tuberculose est tombée, en France, de 8 unités !

La lutte contre la tuberculose comprend deux mesures distinctes, nécessaires l'une et l'autre mais de portée inégale : les moyens curatifs et les moyens préservatifs. Toute la question de la tuberculose peut encore aujourd'hui se résumer dans ces paroles prononcées en 1898 par le professeur Grancher dans un rapport fait à l'Académie de Médecine : « Certes la tuberculose est curable, infiniment plus que nous le croyions autrefois, et il faut le répéter, le proclamer très haut : elle est, je n'ai pas craint de l'écrire il y a longtemps, *la plus curable de toutes les maladies chroniques*, mais elle est encore *plus facilement évitable* (2). »

Contrairement à ce qu'on avait cru pendant un certain temps, la tuberculose n'est pas un mal héréditaire, mais un mal contagieux, donc évitable.

C'est en 1865 que la contagiosité de la tuberculose

---

1. Brouardel. *La lutte antituberculeuse*, p. 8.
2. J. Grancher. *Bulletin de l'Académie de Médecine*, 3 mai 1898.

a été démontrée par Villemin (1). Depuis quelque vingt ans l'observation journalière confirme ce fait ; les expériences de Nocard, celle de Vignal l'ont démontré irréfutablement. L'enfant né d'une mère mourante de tuberculose et qui voit le jour dans les pires conditions sociales n'est pas tuberculeux, mais il peut le devenir par la suite et avec une facilité très grande, surtout pendant les premières années, s'il n'est pas soustrait à la contagion.

Chez l'enfant contagioné l'atteinte tuberculeuse sommeille souvent pendant longtemps, arrêtée dans son développement par la vitalité naturelle de l'enfant, puis éclate à l'adolescence, progresse et tue, étant facilitée dans cette marche par des habitudes d'intempérance, d'alcoolisme ou simplement par le surmenage et la misère.

Atteint mais soigné à temps l'enfant est capable de guérir.

Soustrait à toute contagion l'enfant grandit bien portant et devient un homme sain.

Il faut bien dire cependant que si Grancher admet hardiment que l'hérédité du terrain n'existe pas et n'empêche pas un enfant issu de tuberculeux de devenir un homme vigoureux, d'autres, la plupart même admettent une hérédodisposition ainsi énoncée par Peter : « On ne nait pas tuberculeux, mais tuberculisable. Les parents tuberculeux léguent à leurs enfants non pas le bacille de la tuberculose mais une aptitude à le laisser germer. »

1. Villemin. *Mémoire de l'Académie sur la Propag. de la Pht.*, 1869.

Il n'en est pas moins vrai que cette très consolante doctrine, qui nie l'hérédité, a ouvert à la médecine sociale les plus vastes horizons.

Toute la lutte contre la tuberculose doit se livrer autour de l'enfance.

Le Congrès international de la tuberculose tenu à Paris en 1905 a mis en lumière l'importance de la prophylaxie dans la tuberculose, en adoptant des vœux protecteurs de l'enfance et en les faisant précéder des considérations suivantes : « Le congrès considère que la tuberculose, maladie contagieuse est presque toujours contractée par le petit enfant au foyer familial contaminé ; que la tuberculose de l'adulte est le plus souvent une tuberculose de l'enfance restée latente et méconnue, que, en conséquence, la préservation de l'enfance est le moyen le plus précieux et le plus efficace pour combattre la tuberculose, maladie sociale, que si l'enfant tuberculeux était reconnu tel au début de sa maladie, la tuberculose qu'il porte guérirait, ou au moins resterait fermée, même à l'âge adulte, et cela au grand bénéfice du corps social ». Suivent les vœux demandant « l'éloignement de l'enfant aussitôt que possible, si la famille est contaminée, le confiant, si elle est pauvre, à des institutions de campagne ; la généralisation des cantines scolaires et des colonies de vacances pour assurer la préservation de l'enfant à l'école » (1).

---

1. Rapport du Congrès Inter. de la tuberculose, 1905, I. 75, 76.

Le Congrès de la Haye à son tour a confirmé ces vues.

Or, si la tuberculose est évitable, si latente pendant l'enfance elle peut guérir : la dépister dans les écoles par des moyens d'examen indiqués par le professeur Grancher est un premier devoir ; fournir à l'enfant pauvre les meilleures conditions pour se préserver de la contagion ou lui offrir des moyens de se guérir est le second,

« Les mesures sanitaires conformes à la science sont aussi conformes à la justice, à la démocratie et au patriotisme » déclarait naguère M. Léon Bourgeois.

Et cependant la tuberculose, maladie évitable et curable, tue par an en France seulement, 150.000 individus, soit la population d'une grande ville comme Saint-Etienne, Toulouse ou Rouen. C'est assez dire que si quelque chose a été fait contre cette horrible maladie, ce quelque chose est peu à côté de ce qu'il y aurait encore à faire.

Si la misère est souvent l'excuse et l'explication du mal et du vice, elle en est surtout la cause et la pourvoyeuse, de telle sorte qu'elle ne doit pas seulement éveiller la pitié des âmes généreuses, mais aussi et surtout stimuler le souci de l'homme conscient de ses devoirs. Puisque la parole divine : « Aimez-vous les uns les autres » n'a pas été entendue et suivie, il faut que l'obligation d'un devoir social s'impose et se substitue à la bonté insuffisante de quelques-uns.

Nous sommes presque tenté de croire que tout ce que l'on fait en dehors de l'enfance est chose tardive

et inefficace : prévenir dès l'enfance portera plus de fruits et coûtera moins cher que guérir plus tard.

Comme on demandait à un Suédois si la préservation et l'éducation de l'enfance que les pays scandinaves pratiquent avec un tel soin n'étaient pas très coûteuses : « Coûteuses, peut-être, répondit-il, mais aussi combien bon marché ! Nous autres Suédois, nous ne saurions admettre que nos enfants grandissent dans l'ignorance et les privations pour devenir ainsi un fléau pour le pays, un malheur pour eux et pour les leurs ».

La France se doit à elle-même d'occuper dans le domaine de la préservation de l'enfance une des premières places ; nous constatons avec regret qu'il lui reste beaucoup à faire. Il y va de l'intérêt du pays, de l'intérêt de tous, même de ceux que l'égoïsme seul aiguillonne : toute œuvre de prévoyance sociale est une œuvre de salut public, mais trop de gens à courte vue ne comprennent pas que donner est le meilleur moyen de s'enrichir. Et puisque, par le fait des agglomérations insensées dans les grandes villes, aujourd'hui plus que jamais la santé de chacun dépend de la santé de tous et que la santé d'un peuple dépend de ce que sont et seront ses enfants, les mesures rationnelles à prendre pour prévenir une déchéance de la race incombent à tous et doivent aller aux enfants de tous.

Tout ce que l'on fera pour améliorer l'hygiène de l'ouvrier aura de salutaires résultats au point de vue

de la lutte antituberculeuse mais ce qu'il faut avant tout c'est préserver l'enfance ; le remède est à côté du mal et ce remède est le retour à la nature, au milieu pour lequel nos organes ont été faits. Si l'on doutait encore de l'effet régénérateur du grand air il suffirait de consulter les statistiques des Enfants Assistés de la Seine, enfants pris au hasard, misé-reux ou de souche tuberculeuse et qui cependant placés à la campagne deviennent une souche régénérée que la tuberculose effleure à peine (1).

Aujourd'hui nous croyons aux bienfaits du grand air comme à un dogme ; ces bienfaits, les riches se les procurent aisément, les autres ne peuvent en bénéficier que si nous les y aidons. De là cette éclosion d'œuvres variés pour offrir aux ouvriers, aux gens peu fortunés le séjour à l'air pur ; naturement ces œuvres vont surtout à l'enfance.

Ayant étudié plusieurs années de suite et sur place la question de la préservation de l'enfance par le grand air, ayant à notre acquit des recherches faites sur plus de 1.000 enfants, nous pensons ne pas faire œuvre inutile en donnant le résultat de nos recherches qui sur certains points ajoutent quelques éclaircissements à des questions encore discutées.

Il faut le redire : en France les œuvres de préservation de l'enfance ne jouissent pas encore de la faveur unanime qu'elles ont dans bien d'autres pays. Nous

---

1. Sur 18.000 enfants assistés de la Seine, vivant à la campagne, M. Hutinel n'a relevé que 15 tuberculeux.

constatons qu'à Paris par exemple à peine 6 à 7 o/o des enfants bénéficient d'un des meilleurs moyens de préservation que nous ayons : la colonie de vacances. Or, si ce moyen est tellement efficace, il nous semble qu'il n'y a pas d'hésitation à avoir et que chacun selon ses forces doit contribuer à universaliser cet agent de salut public.

Nous traiterons surtout de la question des colonies de vacances, dont le but est d'envoyer à la campagne, à la mer ou à la montagne pendant les grandes vacances les enfants débiles et de leur offrir un traitement hygiéno-diététique. Nous parlerons dans des chapitres spéciaux de « l'Œuvre de Préservation contre la Tuberculose » établie sur les bases scientifiques les plus rigoureuses et des « Jardins ouvriers », innovation heureuse à plus d'un point de vue et qui constitue pour nombre d'enfants, à défaut de mieux, une sauvegarde appréciable et, si l'on peut dire ainsi, une colonie urbaine au grand air

COLONIES DE VACANCES

BREF HISTORIQUE

Dès 1840 on constate et déplore les gros inconvénients des agglomérations, surtout en ce qui concerne l'enfance pauvre, élevée dans les milieux sombres et sans joie. En cette année fonctionne pour la première fois la « Ragged School Union and Shaftesbury Society » de Londres qui depuis lors procure de temps à autre une journée de campagne à un certain nombre d'enfants pauvres conduits par des instituteurs.

En 1856 le Dr Barellai de Florence fonde un hôpital marin pour « enfants maladifs » à Viareggio ; en 1862 Milan et Bergamo, puis Brescia (1866), Siena (1867), Piacenza (1870), Turin (1871), Pavia (1864) suivent l'exemple.

En 1872 le *New-York Times* organise en Amérique les premières excursions hors de la ville pour enfants déshérités et rien que pendant les trois années suivantes le nombre des enfants conduits journellement au grand air s'éléve à 60.000.

C'est au pasteur Bion de Zurich qu'on attribue ordinairement l'honneur d'avoir, le premier, en 1876, réalisé l'idée des colonies de vacances, idée qu'en effet il exploita systématiquement tant au point de vue

hygiénique qu'au point de vue pédagogique et moralisateur, mais idée qu'il ne fut pas le seul à mettre en pratique, puisque eette même année nous voyons apparaître en Allemagne une petite colonie fondée par le pasteur Shoost et au Danemark les premiers essais qui devaient magnifiquement réussir dans ce pays. Néanmoins l'Œuvre, si bien organisée dès son début, du pasteur Bion servit de modèle à nombre d'œuvres suisses et allemandes surtout et c'est ainsi que lui revient l'honneur, très grand, d'avoir donné une telle impulsion à l'idée des colonies scolaires que depuis elle n'a cessé de grandir et que partout nous verrons se former de nouvelles associations, ayant à cœur de procurer aux enfants misérables les joies et les éléments de force qui jusque-là n'étaient le lot que de quelques privilégiés et que pourtant la nature prodigue amplement.

Donc en juillet 1876 le pasteur Bion place 68 enfants, garçons et filles âgés de neuf à douze ans chez les paysans des hauteurs d'Appenzell. « Les résultats de ce premier essai, écrit-il, furent si surprenants que parents, instituteurs et médecins, à l'unanimité jugèrent les colonies d'été comme une nécessité pressante, un bienfait pour le corps et l'âme des enfants, et confiants nous pûmes ainsi renouveler notre entreprise en 1877. Cette fois le nombre des enfants placés dans le pays d'Appenzell se montait à 99 (1). » Il

1. Die Ferienkolonien ù. Verwandte Bestrebungen a. d. Gebiete d. Kinder-Gesundheitsplege, 1901, par W. Bion, p. 12-13.

ne cessa de croître depuis et bientôt toutes les grandes villes suisses eurent leurs colonies de vacances. Il existait en 1905 : 35 œuvres ayant envoyé au grand air 4.316 enfants (1).

Le pasteur O. Schoost de Hambourg, la même année, place 7 enfants chez les paysans des environs. Mais l'essor des colonies de vacances en Allemagne n'a lieu qu'à partir de 1878 ; actuellement il y existe 221 œuvres ayant envoyé à la campagne, à la mer ou la montagne 48.000 enfants en 1905 (2). C'est là une organisation respectable qui témoigne du souci de ce pays en faveur de l'enfance.

Cependant, c'est le Danemark qui, de tous les pays, tient la première place dans la lutte pour la préservation de l'enfance. La première colonie danoise est contemporaine de celle de Bion en Suisse, mais organisée différemment, comme nous verrons plus loin. Les villes de Copenhague et de Frederiksborg à elles seules envoient 15.000 enfants à la campagne pendant l'été. Le Danemark est d'ailleurs le pays où la solidarité est le mieux entendue ; les frais pour ces enfants se réduisent à un minimum qu'on ne saurait dépasser : les pupilles sont transportés gratuitement par les compagnies de chemins de fer ; ils sont hébergés par la plupart gratuitement chez les paysans ou dans les dépendances des châteaux des riches propriétaires du pays.

---

1. Rapport Mittendorf. Congrès de Bordeaux, 1906.
2. Rapport Goëhrs. Congrès de Bordeaux, 1906.

En Autriche la première tentative remonte à 1879, due au « Wiener Ferienkolonien-Spar ù. Unterstützungsverein » dont la devise est : « préserver l'enfance c'est préserver l'humanité ». Dans ce pays comme au Danemark les frais sont très réduits, les enfants étant transportés gratuitement et le plus grand nombre logés de même.

Nous avons dit que l'Italie dès 1856 sous l'impulsion du philantrophe Barellai eut une première station marine pour enfants chétifs et scrofuleux à Viareggio. Les œuvres italiennes sont pour la plupart marines et envoient à la mer plus de 60.000 enfants. Les œuvres d'altitude et de campagne, suivant le modèle Bion, ne datent que de 1881 et portent communément le nom de « colonies alpines. »

La Suède et la Norvège possèdent des œuvres de mer et d'altitude depuis 1881.

L'Angleterre, avec son énorme essor industriel, sa population urbaine considérable, l'Angleterre, pays pratique et riche, se devait à elle-même d'encourager vigoureusement les colonies de vacances car elle voyait là un moyen de préservation indubitable. Nous avons vu que dès 1840 Londres envoyait un certain nombre d'enfants à la campagne en excursion. Ce n'était là qu'un début. Il existe à Londres une œuvre formidable : la « Children's Country Holidays Fund » (1878) qui, à elle seule, se charge de placer annuellement à la campagne pendant quatorze jours plus de 40.000 enfants. Ce n'est pas la seule œuvre de Londres. Toutes les villes industrielles anglaises possè-

dent des colonies de vacances variées, à tel point qu'il est impossible d'en donner le chiffre.

En Hollande, Amsterdam eut sa première colonie en 1883. Il existe actuellement dans ce pays 24 œuvres portant le nom de « colonies sanitaires » et plaçant les enfants à la campagne ou à la mer pendant une grande partie de l'année ou même l'année entière.

La première colonie belge date de 1886 et fut fondée par le docteur Kops à Bruxelles. Depuis, toutes les villes belges possèdent des « associations » pratiquant le placement à la campagne ou à la mer dans des « villas scolaires. »

En Pologne, Varsovie eut de bonne heure (1881) une petite colonie. Aujourd'hui 21 grandes villes de l'empire russe possèdent un total de 69 œuvres, dont plusieurs destinées aux enfants des lycées.

En Espagne les colonies de vacances n'ont pas trouvé un terrain favorable ; sept villes seulement ont quelques petites colonies à la mer ou à la montagne.

En Amérique, il y a de très florissantes colonies de vacances. Jusqu'en 1895 on emmenait de préférence les enfants en excursions quotidiennes pendant l'été, ou on les plaçait à la campagne pendant huit ou dix jours seulemeut. Depuis de véritables colonies ont été fondées avec séjour prolongé.

En dernier lieu parlons de la France :

L'idée fut lente à s'implanter dans le pays ; actuel-

ment nous paraissons vouloir rattraper le temps perdu et l'avance prise ailleurs.

En l'été 1881, le pasteur Lorriaux organisa la première colonie française qui depuis porte le nom d'Œuvre des Trois Semaines. Ayant débuté par un envoi de 3 enfants en 1881, l'œuvre envoyait en 1907 2.115 enfants au grand air, soit 25.610 depuis sa fondation. Primitivement confessionnelle, neutre depuis, l'œuvre place les enfants à la campagne (Seine-et Marne, Oise) et à la mer (Calvados) pendant un minimum de trois semaines, séjour qui peut être prolongé à six, neuf semaines et même plus.

L'année suivante, en 1882, Mmes de Pressensé et d'Eichthal organisèrent ensemble l'Œuvre des colonies de vacances de la Chaussée du Maine. Au début 20 enfants furent placés dans le Loiret ; actuellement l'œuvre a pu procurer un séjour d'un mois au moins à 3.044 petits citadins soit à la campagne (Loiret, Nièvre, Allier) soit à la mer (Manche).

En 1883 la ville de Paris, le IXe arrondissement notamment, à l'instigation d'Ed. Cottinet envoyait 18 enfants dans la Haute-Marne. Quatre ans après, dix autres arrondissements suivent l'exemple. A partir de 1890 tous les arrondissements de Paris ont leur colonie de vacances ; ces colonies sont indépendantes et fonctionnent grâce aux subventions accordées par la ville et aux fonds des caisses des écoles.

Pendant ce temps la province ne suivait que malaisément l'exemple de Paris. En 1882 fut créé à Bordeaux l'internat marin d'Arcachon qui en 1905 en-

voyait 200 enfants à la mer. En 1887 le docteur Delvaille de Bayonne fondait une petite colonie de montagne et de mer forte en 1905 de 65 enfants. Un autre internat de mer est créé en 1888 par le patronage Arlac-Solférino de Bordeaux.

En 1893 le pasteur L. Comte, de Saint-Etienne, crée l'Œuvre des Enfants à la Montagne, qui débute par un envoi de 52 enfants dans la Haute-Loire et place actuellement chaque année de 3 000 à 3.500 colons dans cette même région. Les enfants sont répartis par groupe de 2 à 10 chez les paysans et séjournent quarante-cinq jours sur les hauteurs. A l'œuvre-mère se sont jointes de nouvelles sections au nombre de 14 en 1907 dont une d'Alger, une d'Oran et une de Paris.

Presque toutes les autres œuvres de la province ou de Paris existant maintenant ne datent que de 1900. La carte des Colonies de Vacances dressée pour le Congrès international de la tuberculose (Paris. 1905) par MM. Landouzy et Sersiron indique pour Paris, 12.704 enfants dispersés dans les départements de l'Ile-de-France, du Jura et des Vosges et à la mer depuis Arcachon jusqu'à la frontière belge ; pour la province, 9.612 enfants envoyés à la mer, à la campagne ou à la montagne, répartis principalement dans les Cévennes, le long des bassins de la Loire et de la Garonne.

Dans son rapport au Congrès international des Colonies de Vacances de Bordeaux Mme Franck Puaux dit : « Il existe donc actuellement en France 43 œuvres

de Colonies de Vacances municipales, dont 20 à Paris et 23 en province, 142 œuvres privées dont 61 à Paris et 81 en province. Ce qui fait une totalité de 185 œuvres de Colonies de Vacances en France qui ont envoyé, en 1905, 25.606 enfants à la campagne. à la montagne ou à la mer (1).

En France, le pasteur Comte a puissamment contribué au développement des colonies scolaires ; 24 œuvres sont dues à son initiative se rattachant ou non à l'œuvre-mère de Saint-Etienne ; il faudrait que son exemple fût très fécond car nous n'occupons en ce domaine que le sixième rang.

En effet, 25.606 enfants envoyés à la campagne cela semble important mais est cependant très inférieur à ce qui devrait être ; la statistique de M. Delpy publiée en 1903 (2) place la France au sixième rang ; tandis que le Danemark fait profiter du grand air 552 enfants sur 100.000 habitants, l'Angleterre 116, l'Allemagne 86, la France arrive parmi les derniers avec 21 enfants sur 100.000 habitants. La proportion des enfants envoyés en colonies atteint à Paris à peine 5 o/o alors que pour Copenhague elle est de 35 o/o.

Dans une lettre que nous écrit le fondateur de la section parisienne de l'Œuvre des Enfants à la Montagne, M. Conlombant, nous relevons cette phrase suggestive, autant que navrante : « A l'école rue F..., le médecin désigne à une première visite 40 à 50 en-

1. Mme F. Puaux. *Rapport et statistique*, C. I. des C. de V., 1906.
2. Delpy. *Revue philanthropique*, 1903, p. 109, 223, 316, 347.

fants sur un effectif scolaire de 450 élèves comme ayant absolument besoin de grand air ; sur ces 40 à 50 il en choisit encore 20 et une dizaine seulement partent en colonies scolaires ».

RAPIDE APERÇU SUR L'ORGANISATION DES ŒUVRES

Les organisateurs des œuvres d'été ont tenu à placer leurs enfants loin des centres et à une certaine distance (encore que pas trop grande) des chemins de fer, précautions bien nécessaires pour rompre tout contact avec la ville, se tenir loin des excursionnistes, empêcher les visites des parents et d'autre part pour réaliser avec un maximum de succès pour les enfants une cure naturelle au milieu d'une population honnête et simple.

Le placement des enfants se fait à la campagne, à la mer ou à la montagne en commun (internat) ou chez les paysans (placement familial). Le placement est mixte pour certaines œuvres.

I

A. — Le placement familial encore désigné à l'étranger sous le nom de *placement danois* consiste dans la répartition des enfants par groupe de 2 à 8 chez des cultivateurs remplissant dans ce but toutes les conditions d'emplacement, de propreté, de moralité néces-

saires. Les enfants sont suivis et surveillés : des personnes spécialement attachées à l'œuvre, instituteurs et institutrices pour la plupart, visitent les petits colons 2 à 3 fois par semaine s'enquiérant de la santé, de l'appétit, de la propreté, de la conduite ; elles sont aussi les intermédiaires entre les parents nourriciers et les parents des enfants, se chargent encore des questions administratives de l'Œuvre : inscriptions des enfants, organisation du voyage, de l'arrivée, du départ. Suivant l'œuvre, suivant le nombre et le dispersement des fermes, chaque surveillant a sous sa direction de 20 à 100 enfants.

B. — *Le placement en commun* consiste à loger les enfants par escouade sous la direction de surveillants dans des locaux aménagés dans ce but, soit établissements d'instruction, écoles rurales ou séminaires, vides pendant les vacances ; soit si l'œuvre est riche, dans des immeubles achetés ou construits pour recevoir les petits citadins. L'internat oblige à un règlement pour les heures de levée, repas, jeux, gymnastique, promenade, etc.

Lorsqu'en 1876 le pasteur Bion fit son essai de « Ferienkolonien », il logea ses 34 garçons à Bühler et Gais, et les 34 filles à Trogen dans des fermes aménagées pour cela ; les repas étaient pris en commun dans une auberge. Lorsque l'œuvre disposa de plus de moyens on acheta successivement plusieurs fermes (Ferienheime). M. Bion tenait particulièrement à ce que la colonie fut une continuation de l'école remplissant sous la direction d'instituteurs un triple but :

hygiénique, moralisateur et pédagogique. C'est là l'originalité de cet internat qu'on désigne encore sous le nom *système Bion*, ou *système suisse*.

Chacun de ces deux systèmes, l'internat ou le placement familial ont d'ardents partisans parmi lesquels quelques-uns exclusivistes au point de déclarer mauvais ou même détestable le système adverse, simplement parce qu'ils préfèrent le leur. Le dernier congrès des colonies de vacance tenu à Bordeaux en 1906 (1) donna lieu à ce sujet à des discussions assez vives. La question fut déjà longuement traitée auparavant dans un rapport lu par M. Delpy (2) à la Société internationale pour l'étude des questions d'assistance et dans un autre rapport présenté par M. Plantet (3) au conseil d'administration de l'office central, des œuvres de bienfaisance.

Nous avons dit que le pasteur Bion préconise l'internat. La surveillance y est très facile, conséquemment les accidents plus rares. L'influence moralisatrice et éducatrice du surveillant plus continue et plus complète ; et cela est important puisqu'il s'agit de jeunes citadins ignorant tout de la campagne et qui souvent chez eux dans des milieux très misérables n'ont pas été habitués aux règles d'hygiène même les plus

---

1. Le compte rendu de ce congrès n'a malheureusement jamais paru, nous avons pris connaissance de certaines questions contenues dans le rapport à l'état de manuscrit grâce à l'obligeance de MM. Dosmond de Saint-Etienne et A. Moméja de Bordeaux.

2. *Revue philhantropique*, 1903, p. 320.

3. *Revue sociale*, 1905.

élémentaires. L'alimentation est généralement aussi meilleure qu'au foyer du paysan. Ce sont là considérations tout à l'actif du système de l'internat et qu'on ne saurait méconnaître. Ajoutons que dans un pays comme l'Allemagne on ne peut imaginer un autre système que celui qui est basé sur une discipline rigoureuse, aussi rien d'étonnant à ce que le Congrès de Berlin en 1881 et de Genève en 1882 ait écarté à va presque unanimité le placement familial. Dans d'autres pays comme en Belgique l'Internat seul est praticable.

Quant aux autres avantages de l'internat nous les mettons en doute : il habitue, dit-on, les enfants aux exigences de la vie en commun, les plie à une discipline indispensable, leur apprend à s'entr'aider, à s'aimer; tout ceci est très démontrable en théorie mais l'est beaucoup moins en pratique. Pour ce qui est de la nécessité d'une discipline, nous ne la nions certes pas, mais toute chose en son temps ; l'enfant a bien assez de celle de l'école qui diminue la spontanéité si naturelle à son âge ; nous préférons le voir relativement libre pendant quelques semaines, il ne peut qu'y gagner en initiative et en activité.

En revanche, le placement familial a pour le moins deux avantages incontestables :

1° « Il est beaucoup moins coûteux, les frais d'installations, de locations ou d'achat d'immeubles étant écartés et ceci permettra de se charger d'un plus grand nombre d'enfants ; on le comprendra aisément en songeant que l'Œuvre Stéphanoise des enfants à la montagne réalise sous ce rapport le record du bon

marché en France, son placement familial revient tous frais compris à 0 fr. 65 par jour alors que dans les œuvres d'internat le prix de revient est de 1 franc à 3 fr. 50 !

2° Ce système conserve à l'enfant son milieu naturel : la famille et c'est dans cette seconde famille qu'il apprendra à connaître et à aimer la vie simple et saine de la campagne. C'est en allant aux champs avec le fermier, en suivant la fermière à l'étable qu'il comprendra la grandeur et la poésie de l'humble travail de la terre, et tout le talent et toute la bonne volonté d'un surveillant conduisant un groupe de jeunes internes en promenade ne sauraient prévaloir contre ça.

Il est certainement vrai que dans l'internat la nourriture est plus soignée qu'à la table du paysan, mais cela est-il si important et ne pourrait-on pas faire valoir qu'il est excellent pour les enfants d'ouvriers qui trop souvent voient sacrifier le nécessaire au superflu, d'apprendre à connaître une vie plus frugale et plus sobre ? En tous les cas, pendant trois ans nous avons constaté que les enfants de l'Œuvre Stéphanoise étaient contents de leur nourriture et du reste, nous le prouverons, la question de l'alimentation plus ou moins substantielle n'a pas toute l'importance qu'on veut bien y attacher.

Ajoutons enfin que ce système présente une réelle valeur pour le pays lui-même. Les soins hygiéniques qui ont tant de peine à pénétrer les campagnes, y sont imposés par l'œuvre, le surveillant arrive, n'est

pas content de ce que les fenêtres soient fermées, le logis mal tenu, etc., au bout d'un certain nombre d'années le paysan s'inculque ces règles d'hygiène. On défend absolument de donner du vin aux enfants, le cultivateur en demande la raison, on la donne, la redonne et on contribue ainsi insensiblement à lutter contre l'alcoolisme à la campagne.

Encore que nous soyons très partisans du placement familial, ici comme ailleurs il ne faut pas trop généraliser. On ne saurait raisonnablement rejeter ni l'un ni l'autre système et nous pensons que toutes les grandes œuvres devraient disposer d'un placement mixte : pour les enfants les plus misérables nous proposons volontiers un placement en commun permettant une vie plus régulière, plus surveillée, des repas plus soignés avec un séjour aussi prolongé que nécessaire ; pour les autres, le plus grand nombre, nous sommes partisans du placement familial « qui en se rapprochant le plus possible de la vie de famille développe chez l'enfant l'énergie corporelle de la personnalité morale » (Ribot).

Il faut insister sur certains cas où l'internat est particulièrement recommandable : 1° lorsqu'il s'agit de jeunes filles auxquelles l'œuvre offre un séjour de réparation ; 2° lorsque, comme l'a montré M. Hérubel au congrès de Bordeaux, on se trouve dans l'impossibilité d'appliquer le placement familial dans un pays comme la Normandie à cause des ravages de l'alcoolisme.

En définitif nous disons comme le Dr Beauvisage

« que chacun adopte le système qui convient le mieux à sa région et aux enfants de son œuvre ».

Tels sont les deux systèmes généralement adoptés en France, il en existe encore d'autres moins connus.

C. — L'Allemagne, Berlin, Leipzig et aussi Zurich possèdent un système de *demi-colonies* « Stadt-Colonie » qui envoient les enfants pour la journée à la campagne, d'où ils sont ramenés le soir chez leurs parents.

« A Berlin les demi-colonies sont faites pour les enfants moins faibles à qui pendant les grandes chaleurs, on a voulu procurer, pendant une large demi-journée le bénéfice de vacances plus complètes.... De midi à huit heures les enfants sont emmenés hors la ville, dans les bois et près des lacs entourant Berlin. Ils sont transportés gratuitement par trains spéciaux, tramways électriques, bateaux à vapeur et omnibus, ils débarquent devant l'abri spécial, le baraquement léger installé spécialement pour eux dans la forêt ou près d'un lac. Le goûter, lait et tartines, est servi sur de longues tables ; puis ce sont les jeux, les promenades, les bains, les chœurs chantés. A 7 heures sur les mêmes tables se dresse le souper ; à 8 heures on retourne à la ville pour recommencer le lendemain, car c'est chaque jour, pendant les vacances, que les enfants sont ainsi conduits hors la chaleur et l'odeur malsaine des villes, retrempés dans l'air pur, exercés en pleine nature ». (1)

Ce système n'a pas trouvé d'imitateurs en France, à moins qu'on veuille citer les essais trop timides

1. Landouzy. *Presse médicale*, 1901, p. 125.

consistant en promenades scolaires effectuées deux ou trois fois dans la saison d'été hors Paris. Et cependant Paris n'a rien à envier à Berlin sous le rapport des environs, Saint-Cloud, Saint-Germain, Meudon, Vincennes se prêteraient merveilleusement à ces excursions journalières, grandement facilitées par l'emploi des bateaux-mouches. Rien ne serait moins onéreux ni plus utile à défaut de pouvoir pour l'instant faire mieux.

« J'estime que tous frais compris pour 0 fr. 35 on pourrait procurer à un enfant les bienfaits d'une journée à la campagne, lui donner un bon repas à midi et le goûter à 4 heures et avec le surplus payer deux personnes par groupe de 100 enfants pour les surveiller.

En vérité quand on songe aux insignifiants sacrifices qu'on aurait à consentir pour procurer force, santé, vie, entrain aux pauvres petits enfants dont les figures lamentablement anémiées, amincies m'apparaissent comme des figures de revenants, on se demande comment les riches peuvent jouir en toute tranquillité de leur fortune et dépenser leurs revenus d'une façon aussi inintelligente que férocement égoïste.

Quant on a à sa proximité des bois, n'est-on pas coupable de laisser des enfants dans les rues en été comme si les forêts n'étaient pas faites par le bon Dieu pour les oiseaux et les enfants (1).

D. — En Angleterre, beaucoup d'œuvres pratiquent avec prédilection un placement original, ce sont les

---

1. Louis Comte. *Œuvre des Enfants à la montagne*, 1902, p. 72.

camps. Au voisinage de la mer le plus souvent, ou en pleine campagne, sont dressées des baraques légères et des tentes, servant d'abri à la colonie ; les enfants y mènent une existence rigoureusement militaire, et profitent du voisinage de la mer pour prendre des bains.

E. — Nous citerons pour être complet *Les Voyages scolaires* s'adressant exclusivement aux enfants robustes, plus aisés pouvant s'offrir le luxe d'une tournée d'agrément plus ou moins fatigante. C'est ainsi que le « Club-Alpin » et le « Touring-Club de France » organisent tous les ans pour les élèves des collèges et lycées, pour des adolescents par conséquent plus que pour des enfants, des excursions de deux à trois jours dans les régions pittoresques ou historiques, ou même des voyages plus prolongés à travers certaines régions de la France ou de l'étranger.

II

Certaine œuvres complètent le but qu'elles se proposent par quelques dispositions heureuses :

A. — C'est ainsi qu'en 1888, le pasteur Lorriaux élargit le cadre de son œuvre en acceptant des mères avec leurs enfants, et la « branche-famille » fut créée.

« Lorsqu'on visite un intérieur d'ouvriers, on ne peut s'empêcher d'être frappé par l'air chétif et usé de la plupart des mères de famille, cet état ne se comprend que trop, si l'on pense au travail qui incombe à ces pauvres femmes, aux

enfants nombreux qu'il faut mettre au monde, nourrir et élever au milieu des privations de toutes sortes; aussi combien sont usées avant l'âge et rendues incapables d'accomplir leur tâche ! Nous nous sommes demandé s'il ne serait pas possible de leur procurer à elles aussi quelques semaines de repos, de bon air et de bonne nourriture. » (1).

D'un autre côté, ces femmes le plus souvent, chargées d'enfants en bas-âge, font en même temps profiter leur nourrisson qui autrement ne saurait être admis dans une colonie de vacances.

En 1907, l'Œuvre des Trois Semaines offrait une villégiature d'été à 185 mères dont une avec 8 enfants. Les familles sont logées chez les paysans, très simplement, et reçoivent chaque semaine l'allocation nécessaire à leur entretien.

L'œuvre de Larue créée en 1903 poursuit un but semblable.

L'organisation de ces villégiatures pour mères avec enfants et nourrissons est cependant assez délicates et parfois hérissées de difficultés. Le pasteur Lorriaux nous disait n'avoir eu qu'à se louer jusqu'ici de son entreprise, et du reste le succès de cette branche de son œuvre témoigne assez de sa prospérité. Ailleurs les mêmes essais ont moins bien réussi · quant à nous, nous sommes persuadé que la réussite ou la non réussite de cette si excellente chose, dépend surtout du choix plus ou moins heureux qu'on sait faire des mères.

1. S. et Th. Lorriaux, *loc. cit.*, p. 17.

B. — Certaines œuvres ont eu à cœur d'offrir les bienfaits du grand air non seulement aux enfants, mais aussi aux jeunes filles, ouvrières anémiées qui en ont tout autant besoin. Ici la nécessité d'avoir une maison bien surveillée s'imposait. L'Œuvre des Trois Semaines possède la « Clef des Champs » dans l'Oise. L'œuvre des « Enfants à la Montagne » s'est enrichie de deux fermes dites « Marguerite ». Ce ne sont pas des sanatoria très bon marché où l'on soigne des tuberculeux, mais des endroits où les jeunes filles viennent s'armer contre la tuberculose et la chlorose qui les guettent en se reposant un, deux ou trois mois au grand air, soumises à un régime alimentaire approprié.

C. — En 1904, le pasteur Comte inaugurait dans les Cévennes les « Fermes Infirmeries » destinées à recevoir des enfants choisis parmi les plus débiles.

Le terme des Fermes Infirmeries pourrait prêter à confusion. Ce ne sont pas des fermes pour convalescents ou malades, rien ne les distingue des autres maisons pas plus que n'en diffère le genre de vie. La ferme est généralement une grande maison bien située, avec un corps de logis aménagé en dortoir pour les enfants. L'alimentation fournie par la fermière est plus substantielle qu'ailleurs. Une surveillante spéciale dirige ces fermes. Le prix de revient est naturellement un peu plus élevé que pour le reste des enfants de l'œuvre.

Nous analyserons plus loin les effets heureux de ce régime spécial.

III

Dans sa brochure de propagande, le pasteur Comte décrit de la façon la plus pittoresque le fonctionnement de son œuvre. Nous ne pouvons malheureusement pas nous permettre de faire des citations, car nous dépasserions le but que nous nous proposons. Nous ne ferons qu'indiquer le fonctionnement des œuvres en général, nous réservant d'insister ailleurs sur le côté médical de la question.

Les enfants envoyés aux colonies scolaires sont choisis tant au point de vue moral que physique. Les œuvres d'été sont faites en faveur des prédisposés à la déchéance, mais elles ne s'adressent pas aux tuberculeux. Et loin d'être une récompense scolaire, elles seront largement ouvertes aux inintelligents, aux paresseux qu'un séjour au grand air suffit quelquefois à développer.

Les enfants sont choisis, par la plupart des œuvres, parmi ceux ayant au moins cinq à six ans et douze à quinze ans au plus.

Les enfants sont inscrits et passent généralement deux visites médicales avant le départ.

Si l'œuvre possède des succursales à la mer, à la montagne ou à la campagne, elle peut faire un choix.

L'avant-veille du départ on vérifie le trousseau de l'enfant, chaque œuvre dresse la liste des effets indispensables. Pour les enfants trop pauvres les effets nécessaires sont fournis par les œuvres de vestiaire.

La plupart des œuvres gardent les enfants au grand air un minimum de trois semaines et parfois jusqu'à trois mois.

Avec le placement familial, l'existence est celle des enfants du pays ; les parents nourriciers exercent une influence incontestable contrôlée par le surveillant qui a tout droit sur le placement et déplacement du jeune colon.

Les internats ont un règlement fixant d'avance la journée de l'enfant.

Dans certaines colonies existe un véritable enseignement ; tel en Belgique où l'on commença par ne considérer digne de jouir d'un séjour à la campagne que les bons écoliers : cette tactique heureusement n'a pas prévalu.

L'alimentation varie avec les œuvres. Dans les œuvres d'internat la nourriture est fournie par un aubergiste pour un prix fixé d'avance ; le plus souvent l'œuvre nourrit elle-même ses pupilles. Dans la placement familial l'enfant partage les repas des paysans. La plupart des œuvres tiennent à ce que l'enfant reçoive de la viande au moins deux ou trois fois par semaine ; dans d'autres il n'en mange qu'occasionnellement. Nous verrons (p. 60) ce qu'il faut penser sur ce sujet.

Chaque œuvre dispose d'une petite pharmacie, et généralement d'une ou plusieurs chambres d'isolement pour enfants suspects ou atteints de maladies contagieuses. En cas de besoin on a recours aux médecins de la région. L'Œuvre Stéphanoise mieux par-

tagée que toutes les autres dispose d'un hôpital avec salle commune de 10 lits et trois salles d'isolement ; en plus une pharmacie des mieux organisées, une armoire d'instruments de chirurgie et d'appareils pour fractures. Deux médecins sont exclusivement attachés à l'œuvre ; ce n'est pas que les enfants tombent plus souvent malades et se cassent plus facilement les membres ici qu'ailleurs, au contraire, c'est un sujet d'étonnement de voir combien sont rares les accidents, combien faible le nombre des malades sur un si grand nombre de pupilles ; mais c'est là une règle de conduite que s'est imposée cette œuvre afin d'accorder aux petits malades les soins les plus immédiats et les plus complets jusqu'à guérison.

Les accidents étant toujours possibles, les colonies de vacances en général prennent la précaution de s'assurer ; voilà une question importante qui n'est pas unanimement résolue. Le Congrès de Bordeaux devai précisément trancher la question d'une fédération de toutes les œuvres qui, constituées en mutuelles, seraient devenues leur propre assureur. Ce système économique, puisqu'il supprime les intermédiaires, n'a rallié qu'une partie des suffrages ; les autres œuvres étant liées par des contrats antérieurs ; mais on peut espérer que bientôt les colonies de vacances formeront une caisse d'assurance mutuelle. Il est bien entendu que si l'on assure les enfants contre les accidents, l'œuvre ne se reconnaît pas pour cela civilement responsable ; mais à côté de la responsabilité civile il y en a une morale dont chacun

doit accepter les charges dans la mesure de ses ressources.

Ici comme ailleurs la grande difficulté est de trouver de l'argent ; on n'en aura jamais trop pour mener loin des centres tous les enfants qui auraient besoin d'en sortir pendant un certain temps au moins.

Les parents, en général, fournissent une quote part, ils ne doivent en être exemptés que s'ils sont trop pauvres, il faut que le séjour de leur enfant au grand air leur coûte un certain effort, ils doivent considérer ce qu'on fait pour eux comme « une aide fraternelle et non pas une aumône ». Les ressources des œuvres proviennent encore de dons, surtout de souscriptions, de subventions diverses, de soirées, de ventes, etc. Enfin elles peuvent encore être fournies par des enfants plus privilégiés : le Congrès de Bordeaux avait émis deux vœux tendant, l'un à faire participer les élèves des établissements secondaires aux dépenses des colonies de vacances ; l'autre à la suppression au profit des colonies scolaires, des distributions de prix, ces cérémonies sont assez coûteuses et il est permis de se demander si l'effet salutaire qu'elles exercent sur l'émulation de l'enfant n'est pas annulé par la vanité qu'elles développent en lui.

Dans les colonies de vacances il y a deux dépenses à considérer : les frais de voyage et le coût de l'entretien.

Les chemins de fer français accordent généralement une réduction, mais sur un grand nombre d'enfants, même en ne payant que la moitié ou le quart

du prix ordinaire on arrive néanmoins à avoir une dépense considérable. Nous souhaiterions voir les compagnies françaises s'inspirer de celles d'Autriche et surtout du Danemark qui offrent le voyage gratuit. En Angleterre il n'est fait aucune réduction aux enfants des colonies de vacances.

Le prix de revient par enfant est différent suivant les œuvres. Le placement familial revient moins cher que l'internat. Nous l'avons dit, le mode le plus économique est celui de l'Œuvre des Enfants à la Montagne ; et lorsque nous aurons comparé les résultats des diverses œuvres nous verrons que M. Comte a atteint le but qu'il se proposait : réaliser le maximum de résultat avec le minimum de frais. Les œuvres municipales de Paris notamment ne reviennent presque aucune à moins de 2 à 3 francs (1), ou même plus, par enfant, ce qui nous paraît fantastique,

Le bon marché des œuvres privées et en particulier des œuvres à placement familial indique suffisamment de quel côté méritent d'aller les encouragements de ceux qui veulent le plus largement venir en aide à l'enfance pauvre.

---

1. Delpy, *op. cit.*

COTÉ MÉDICAL DE LA QUESTION

Créées d'abord dans un but philanthropique par des personnes étrangères à la médecine, les colonies d cavances se sont étendues au point de devenir rapidement une des meilleures armes de prévention contre la tuberculose. Et on a reconnu qu'il était important d'organiser scientifiquement cet admirable moyen de préservation, afin d'en obtenir le maximum de résultats pour le plus grand bien de l'enfance.

A. — *Choix des enfants*

Disons pour commencer que les colonies de vacances doivent être avant tout des œuvres de préservation et de régénération. Il est manifeste qu'en un ou deux mois le grand air ne saurait opérer de guérison ; tout au plus l'enfant atteint d'une maladie quelconque pourrait-il devenir un danger pour les autres, sans compter qu'il prend la place d'un enfant simplement prédisposé pour lequel un séjour à la campagne serait plus profitable.

Nous n'avons pas besoin de dire que si nous éliminons résolument les petits tuberculeux des colo-

nies de vacances, c'est que nous voyons leur place indiquée ailleurs. Naturellement les enfants atteints de maladies contagieuses sont refusés ; inutile d'insister sur ce point.

Et les enfants bien portants ? le grand air ne leur serait-il d'aucun avantage ?

Certes, malheureusement, chacun a pu le constater ; si nous avons des sociétés d'encouragement pour l'amélioration de la race chevaline, bovine, etc., sociétés puissamment aidées, celles qui s'occupent de l'amélioration de la race humaine jouissent beaucoup moins des faveurs du public ; et en attendant l'âge d'or où tous les enfants passeront leurs vacances à la campagne, force est bien de donner la préférence aux enfants prédisposés avant les autres.

Nous disons « prédisposés » sans rien ajouter, car par là nous entendons : prédisposés à tout ce qui peut diminuer la vitalité de l'enfant, de la race par conséquent puisqu'il en est l'avenir.

Les antécédents héréditaires viennent en première ligne pour désigner un enfant à l'attention et au choix du médecin. La tuberculose, la syphilis, l'alcoolisme des parents créent chez l'enfant une prédisposition, une faiblesse constitutionnelle qui lui rendent la vie au grand air nécessaire, au moins temporairement si l'on ne peut faire mieux.

La misère sociale avec sa nourriture insuffisante, son habitation insalubre sans air ni lumière, sans propreté, sont autant de raisons pour lesquelles un séjour à la campagne est indiqué.

Le surmenage cérébral de l'enfant à l'école parallèlement au manque d'air et de mouvement produit une fatigue suivie d'altération de l'appétit, d'anémie, de nervosisme qui n'est pas sans grande influence sur la résistance de l'enfant, souvent diminué dans sa vitalité par l'une ou l'autre des conditions antérieurement énumérées. Nombre d'enfants souffrent plus particulièrement de l'immobilité et de la vie d'école que ; ce sont les paresseux, enfants mal adaptés dont le cerveau offre un rendement inférieur et que la vie saine des champs peut stimuler ou développer de façon remarquable. Quant aux enfants du type cérébral, le travail exagéré, auquel se joignent trop souvent des conditions de vie mauvaises, produit des troubles digestifs, insomnies, amaigrissement que la vie au grand air calmera.

Pour Piéchaud, 1 à 2 o/o des écoliers et surtout des écolières sont atteints de déviations du squelette. « Il est prouvé que l'attitude vicieuse adoptée par les enfants pendant les travaux d'école doit être incriminée, mais il nous semble plus juste d'attribuer une large part à la longueur de ces travaux, au régime de nos écoles qui semblent oublier tous les jours davantage que le développement des forces physique et celui de l'intelligence doivent être parallèles » (1). Or, si les travaux scolaires font adopter une mauvaise attitude à l'écolier, cette attitude sera d'autant plus facilement adoptée et d'autant plus mauvaise

1. Piéchaue. *Déviation du squelette*, p. 786.

que l'enfant sera plus faible et plus délicat. Le meilleur traitement à ces déviations c'est encore de les prévenir, mais disons aussi combien la vie en plein air, avec exercice aidant à la respiration et au développement musculaire, pourra rendre d'utiles services comme traitement préservateur et compensateur de ces scolioses.

Vers douze à quinze ans s'observent aussi les maladies de la croissance ; exceptionnelles à la campagne, elles sont connues à la ville. Parmi les influences morbifiques donnant un coup de fouet à la croissance, l'encombrement urbain, la sédentarité scolaire, la privation d'air pur, l'insuffisance de nourriture jouent un rôle important.« Tel enfant, qui vit au milieu des champs subira sans faiblir une poussée de croissance et se développera en épaisseur comme en hauteur, sans rien perdre de son embonpoint, de son teint, de sa vigueur physique. Tel autre qui habite la ville, maigrira, pâlira, languira parce qu'il se trouve placé dans les conditions inverses » (1). Et le seul traitement préventif et curateur pour ces enfants, c'est encore le repos, le grand air, une alimentation riche, toutes choses dont les enfants pauvres ne disposent pas et qu'il faudrait pouvoir leur donner.

Après treize ans, toute l'énergie de l'organisme se dépense en croissance, souvent la capacité de travail s'abaisse ; cet âge exige par suite de conditions physiologiques nouvelles plus de ménagements.

1. Comby. *M. de la nutrition*, p. 981.

L'établissement de la puberté chez la fille devrait être une indication première d'envoi au grand air ; il est des fillettes, parmi celles surtout qui déjà sont soumises à une vie active et pénible, issues directement ou indirectement de souche tuberculeuse, qui ne sauraient traverser cette phase de la vie sans s'en ressentir pour toujours. Si à ce moment on peut prévenir le mal en soumettant l'enfant à une cure d'air, en lui imposant le repos, une bonne nourriture, il y a bien des chances pour que la cause soit gagnée ; malheureusement c'est l'âge où il faut travailler, commencer à gagner sa vie, parfois celle des autres : venir en aide à cette catégorie d'adolescentes c'est prévenir le plus souvent l'éclosion de la chlorose ou de la tuberculose.

Enfin la crise pubérale joue un grand rôle dans l'éclosion et l'évolution des maladies mentales, des psychoses notamment ; la mélancolie, la dépression, la chorée, l'hypocondrie en sont parfois la conséquence. On ne saurait mieux y remédier et les prévenir que par l'air pur de la campagne.

Pendant la moyenne enfance les enfants sont particulièrement exposés aux affections des voies respitoires : coryza, bronchite, broncho pneumonie, et aux maladies infectieuses compliquées d'atteintes respiratoires telles que coqueluche, rougeole, etc. A la faveur de ces atteintes l'infection tuberculeuse se fera plus facilement, s'il est possible, par une diminution de la résistance de la muqueuse respiratoire ; là encore rien ne vaut l'air pur, le soleil, la lumière.

Il en est de même pour les enfants atteints de végétations adénoïdes, d'hypertrophie d'amygdale, auxquels sont liés des catharres et une insuffisance respiratoire.

Que faut-il décider à propos des enfants atteints d'affections cardiaques, les altitudes leur sont-elles contre-indiquées ? Nous avons vu des enfants atteints de lésions du cœur, échappés par mégarde à l'examen médical du départ se comporter à merveille dans des altitudes de 1.000 à 1.300 mètres. Il est un fait admis, c'est que le propre des affections endocardiques chez l'enfant, est de rester stationnaires quand il ne survient pas de complications et que les premiers troubles symptomatiques n'apparaissent qu'à la puberté ou plus tard. Cette tolérance du cœur pour ses lésions, existe aussi bien dans les affections mitrales que dans le rétrécissement aortique ; nous ne voyons pas de raison pour priver les enfants atteints d'affections cardiaques silencieuses des bienfaits du grand air et même de ceux des altitudes modérées.

Et les petits rachitiques ? Il existe évidemment pour cette maladie de la misère et des quartiers populeux des établissements spécialement installés au bord de la mer. Malheureusement tous les rachitiques n'en profitent pas et comme le grand air agit de façon surprenante sur ces petits malheureux, dont il relève la nutrition générale, stimule l'appétit et les fonctions digestives, augmente les échanges respiratoires, il faut leur accorder une large place dans les colonies scolaires.

Nous n'avons sans doute pas tout dit, il n'y a ni âge, ni enfant auquel le grand air ne serait recommandable.

Chaque œuvre, nous l'avons vu, procède avant le départ à deux examens médicaux, dont l'un dix ou quinze jours avant, afin de fixer le choix des colons. Ce choix se fait parfois dans de très mauvaises conditions, un médecin étant souvent appelé à examiner 100 enfants et même plus, en moins de temps qu'il n'en faudrait pour en examiner consciencieusement un petit nombre. Or il faudrait faire avant le départ un examen complet, précis, non pas seulement pour se rendre exactement compte des enfants qu'on fait bénéficier d'un séjour hors les villes, mais encore pour pouvoir apprécier les résultats obtenus et tirer de là des indications nouvelles pour les années suivantes.

B. — *La fiche médicale.*

— La fiche médicale même incomplète, devrait exister pour chaque enfant. Elle comporterait un résumé des antécédents de l'enfant, les résultats de l'examen du départ, ceux du retour afin de permettre d'en faire le bilan. Cette fiche serait gardée et reprise l'année suivante si l'enfant repart. Elle établirait ainsi les progrès accomplis en une année, en plusieurs années, elle témoignerait surtout du bénéfice total et de la nécessité qu'il y a à ce qu'un même enfant retourne pendant plusieurs vacances de suite au grand air pour maintenir et accroître les bons effets acquis.

Beaucoup d'œuvres et des meilleures n'attachent point d'importance à la question de la fiche médicale ; nous venons de dire qu'elle ne possède pas seulement une valeur purement administrative.

Le Congrès de Bordeaux avait émis la proposition suivante qui serait à adopter : « Il y aura deux fiches, l'une qui pourra être vue par tout le monde et circuler avec l'enfant. Elle donne la notation du poids, de la taille, du périmètre thoracique. L'autre très complète contiendra des renseignements sur l'habitation, l'hérédité, les particularités pathologiques. Cette seconde fiche doit demeurer dans les archives des œuvres pour constituer des dossiers précieux pour l'étude de la puériculture, en sauvegardant le secret professionnel ».

Il y aurait même mieux : plusieurs médecins et pédagogues, ces dernières années, avaient proposé d'introduire dans les établissements d'enseignement public la pratique d'un *carnet sanitaire* pour chaque élève. Ce carnet comporterait une première partie tenue secrète et une seconde anthropologique consistant en mensurations du développement corporel.

Le carnet sanitaire proposé par Legendre et Mathieu, un des plus complets, comprend : une partie réservée aux antécédents de l'enfant et une deuxième partie comprenant un examen médical et anthropométrique annuel ou semestriel portant sur tous les organes et le développement du corps. Au bas de chaque page semestrielle il est laissé un espace réservé aux observations sur les maladies qui peu-

vent survenir. Le but poursuivi par ce livret est d'exercer une surveillance étroite sur la santé de l'enfant pendant la période scolaire, afin qu'on puisse dépister à temps les maladies commençantes ou les prédispositions morbides.

Le jour, que nous souhaitons proche, où le carnet sanitaire sera obligatoire dans les écoles, les colonies d'été ne sauraient mieux faire que de s'en inspirer, pour être très exactement renseignées sur l'intérêt qu'il y aurait à emmener tel ou tel enfant plutôt que tel autre. De leur côté les œuvres tiendraient leur fiche spéciale qu'elles garderaient et utiliseraient comme nous l'avons dit.

C. — *Age*

Nous avons vu qu'il n'y a pas d'âge qui ne paraisse être précisément celui qui comporte le plus d'indications pour nécessiter un séjour à la campagne, et peut-être faut-il conclure qu'il convient de ne pas attacher une trop grande importance à cette question : on emmènera tous les enfants que l'on pourra.

Cependant les tout petits se passent difficilement des soins de leur mère et bien que parfois ils retrouvent chez leurs parents nourriciers de vraies mamans, ils risquent néanmoins de ne profiter qu'imparfaitement de leur séjour. L'œuvre des trois semaines en créant la « Branche Famille » a heureusement remédié à cet inconvénient.

D'autre part, il est difficile de placer des enfants

de tout âge avec des adolescents. Il est des œuvres qui se chargent plus spécialement d'adolescents, d'apprentis, de jeunes ouvriers et ouvrières, et nous avons dit les nombres indications de séjour au grand air que comportent cet âge. L'Œuvre du Soleil de Mme Dumontpallier fondée en 1900 est réservée aux jeunes ouvrières de quatorze à vingt ans qui passent cinq ou six semaines dans les monts du Limousin. L'Œuvre des Saines Vacances de M. de Lassuchette est destinée aux jeunes garçons de douze à dix-huit ans des patronages catholiques de Paris. D'autres œuvres, nous l'avons vu, telles que l'Œuvre des Trois semaines, l'Œuvre des Enfants à la Montagne présentent d'heureuses dispositions permettant d'offrir à des jeunes ouvrières un repos complet à la campagne.

D. — *Choix de la région*

Quand l'œuvre peut répartir des enfants à la mer, à la montagne ou dans les plaines, ou même seulement à la mer ou dans les plaines, une répartition judicieuse n'est pas à négliger afin d'offrir à l'enfant les conditions les plus favorables à son cas particulier. Les médecins sont généralement chargés de ce triage.

Les œuvres municipales de Paris envoient leurs enfants suivant l'arrondissement à la mer ou à la campagne, ce qui a pour regrettable conséquence de faire partir tous les enfants d'un même arrondisse-

ment pour une même région quelles que soient les indications spéciales à chacun d'eux. Il serait pourtant simple de faire entre arrondissements des échanges d'enfants.

Le séjour dans la plaine est profitable à tous et ne peut être contre-indiqué dans aucun cas.

L'air des montagnes est frais, sec, raréfié et presque sans germes à partir de 1.000 mètres. L'acclimatement à l'altitude amène parfois des perturbations physiologiques dans les phénomènes vitaux. aussi ne faut-il pas faire monter les enfants à des altitudes trop élevées.

La montagne convient particulièrement aux anémiques, aux prétuberculeux, elle active la respiration du fait de la raréfaction de l'air en la rendant plus fréquente et plus ample ; elle active aussi le système circulatoire mais sans influencer d'une façon appréciable la tension sanguine, du reste respiration et circulation reviennent rapidement à la normale à cause de l'augmentation notable des globules rouges, augmentation manifeste dès les premiers jours de l'arrivée. L'appétit est influencé à son tour parfois bien plus que dans les pays plats. Très vite on observe une augmentation du poids du corps due surtout au développement parallèle des systèmes musculaire et osseux. La peau se colore, l'enfant se sent plus fort et au travers de sa gaieté on voit la joie qu'il a de vivre.

Le climat marin est remarquable par sa température égale, son état hygrométrique stable, par sa

pureté et sa richesse en ozone, chlorure de sodium, iode et brome. C'est un climat tonique et émollient. La mer est tout indiquée pour les petits rachitiques, les enfants atteints de lésions scrofuleuses, d'adénopathie ; elle exerce une action merveilleuse sur la nutrition de ces pauvres enfants. Pour les rachitiques en particulier la brise marine, les bains de mer donnent les résultats les plus surprenants ; l'Italie, qui sur ce point arrive en premier, a créé dans ses établissements célèbres de véritables « Instituts pour rachitiques » où les enfants reçoivent en plus du traitement marin l'éducation scolaire.

Il ne faut cependant pas oublier que même parmi les enfants auxquels on conseille ordinairement des vacances au bord de la mer, il en est qui se trouveraient au moins aussi bien sinon mieux d'un séjour à l'altitude ou dans des pays de plaines, tels sont les *scrofuleux nerveux* que la mer fatigue, affaiblit et hyperexcite.

Il est donc indiqué d'envoyer un enfant à la campagne plutôt qu'ailleurs, lorsqu'on doute pour lui des bienfaits de la mer ou de la montagne ; et dans tous les cas il faut résolument refuser une cure qui pourrait aller à l'encontre des résultats désirés.

D. — *Choix des fermes*

La campagne que J.-J. Rousseau qualifie « la réserve vitale de la nation » est éprouvée aussi par les maladies contagieuses et notamment par la tuber-

culose. C'est que dans le domaine de l'hygiène rurale il reste encore presque tout à faire, car le peu qui a été fait est médiocrement efficace.

Il suffit de franchir le seuil d'une maison de paysan pour constater combien au point de vue de l'hygiène ces demeures laissent à désirer. Les fenêtres trop petites sont rarement ouvertes, de là des pièces sombres et mal aérées, le lit est dans un placard ou derrière des rideaux. Quand l'un des habitants est atteint de tuberculose par exemple, il y a peu de chances que les autres y échappent, et tous les médecins de campagne savent que lorsque cette maladie est cantonnée dans une maison, elle n'en sort plus. Le cultivateur a parfois encore la déplorable habitude de coucher à l'étable l'hiver pour avoir plus chaud. Quant aux soins de propreté ils sont parfois assez négligés surtout au moment des grands travaux des champs.

Nous ne nous faisons pas d'illusion sur l'hygiène de l'habitation rurale, et nous ne doutons pas que ces considérations n'aient largement influencé les décisions des Congrès de Berlin et de Genève rejetant le placement familial.

Néanmoins nous en restons partisans quand cela est possible.

Conscientes des désavantages que peut présenter le placement familial lorsqu'il est fait à la légère, les œuvres choisissent les maisons les plus propres, les mieux construites et où, après examen, on s'est assuré de l'absence de toute maladie contagieuse ou

parasitaire. Le nombre des petits pensionnaires est calculé d'après les dimensions de la ferme, les vaches ou les chèvres plus ou moins nombreuses. Nous avons vu ailleurs que les surveillants visitent régulièrement les enfants, et les fermes par conséquent aussi ; les conseils, s'il y a lieu d'en donner, ne manquent pas, et on obtient ainsi par la persévérance ce qu'aucune réglementation communale ne saurait imposer.

Il y aurait même, il nous semble, une heureuse innovation à faire : les œuvres riches construiraient des fermes-modèles à grandes pièces claires et aérées, à étables spacieuses et bien tenues, où hommes et bêtes seraient à l'aise. La ferme serait confiée à un paysan choisi et l'on y logerait des enfants et un surveillant. Il nous semble qu'à la longue l'exemple serait suivi.

E. — *Durée et époque du séjour*

Nous n'insisterons ici sur la question de la durée du séjour que pour dire qu'elle doit *être prolongée le plus possible* et nous en donnerons plus loin les raisons (V. résultats).

Cependant, s'il ne saurait y avoir qu'avantage à ce qu'un enfant reste à la campagne aussi longtemps que possible, il est une disposition heureuse que certaines œuvres ont adoptée ; c'est de renvoyer à la ville après un certain temps les enfants n'ayant plus autant besoin de grand air, afin de céder la place à d'autres

qui sans cela resteraient dans les cités ; c'est le cas pour l'Œuvre de Trois Semaines. « Nous nous appelons trois semaines, mais suivant les cas et les besoins, nous nous appelons six semaines ou même trois mois ».

La plupart des œuvres adoptent un séjour de trois à quatre semaines, certaines de quarante-cinq à soixante jours.

Presque toutes celles disposant d'assez de moyens, pratiquent le séjour prolongé ou même illimité pour un certain nombre de colons à peu près à la façon de l'Œuvre du docteur Grancher. Ainsi l'Œuvre de la Chaussée du Maine en dehors du séjour de un, deux ou même trois mois qu'elle accorde à la majorité de ses pupilles a, en 1907, placé 716 enfants à la campagne durant toute l'année. L'Œuvre Israélite des séjours à la campagne procure un, deux, trois mois de grand air et même davantage à des enfants indemnes mais issus de parents tuberculeux. La colonie enfantine du Val Fleuri fonctionne toute l'année et garde ses enfants selon les besoins un ou deux mois et plus. Mme Lambla a fondé en 1903 une colonie maritime pour enfants avec séjour prolongé.

Nous disions ailleurs que la Hollande emploie de préférence le séjour prolongé, mais là où il est vraiment en honneur c'est en Allemagne. Il y a dans ce pays la Sommer et la Winterpflege, « assistance d'été et assistance d'hiver » dont les enfants profitent suivant leurs besoins.

C'est avec un remarquable entendement des choses

que l'Allemagne a organisé sa défense contre le mal par ce double système de colonies, à Berlin et à Brême notamment. « Des comités permanents ne cessent plus de suivre et d'examiner les enfants dans leurs circonscriptions soit pour les faire participer à la « Sommerpflege » assistance de l'été, soit à la Winterpflege, assistance de l'hiver, si bien qu'au total, à propos de l'envoi d'écoliers aux colonies de vacances l'œuvre finit par veiller en tout temps sur leur santé et leur hygiène, exerçant ainsi, à leur endroit, la meilleure des médecines; la médecine préventive. Cela pour le plus grand bien d'êtres débiles vivant constamment dans un état de gène et de misère, source et commencement de maladies.

En somme sous raisons et sous résultats de vacances à passer à la mer, à la montagne ou à la campagne, l'Œuvre Allemande assume une tâche plus étendue que l'on pourrait croire, puisqu'elle poursuit en tout temps la surveillance de l'enfant au delà de l'école jusque dans ses foyers. Par le but poursuivi, par les résultats obtenus, l'Œuvre Allemande mérite pleinement le nom qu'elle porte de Hauspflege, assistance au foyer » (1).

Le Congrès de Bordeaux sur le rapport du docteur Lauga et Dumur avait adopté les dispositions suivantes : « Pour les enfants anémiés, fatigués, chétifs, on peut à la rigueur s'en tenir à la cure de trois à quatre semaines afin d'étendre les bienfaits des colonies à un grand nombre d'entre eux ;

1. L. Landouzy, *op. cit.*, 1901.

« Pour les enfants maladifs, convalescents et lymphatiques, un séjour d'un mois et demi ou deux mois au moins est indiqué ;

« Enfin aux enfants atteints de tuberculose ganglionnaire, de symptômes précurseurs de tuberculose pulmonaire ou guéris de pleurésie, un séjour de six mois et permanent, si possible, aux bords de la mer ou à la montagne doit être recherché ».

Pour que ce séjour puisse être ainsi prolongé, il faudrait que les vacances tombent au bon moment, c'est-à-dire qu'elles comprennent les mois de juillet, août, septembre ; or, pour des raisons que nous ne pouvons pas admettre, les écoliers continuent à travailler ou soi-disant pendant la canicule. On ne saurait trop le redire, l'enfant est un être essentiellement délicat et à ménager et il ne peut, il ne doit pas lutter contre la chaleur, pour s'imposer un effort cérébral, il lui faut au contraire les grandes courses en plein air, dans l'odeur saine et calmante des bois et des champs. Nous espérons que l'on finira par comprendre l'intérêt de l'enfant en fixant le commencement des vacances pour les élèves des écoles primaires au 13 juillet.

F. — *Alimentation*

Les enfants font trois repas par jour, ils goûtent à 4 heures. Cette alimentation comprend en moyenne lait (1 lit.) œufs, fromage, légumes ; suivant les œuvres de la viande une, trois, quatre fois par

semaine, dans d'autres tous les jours et même deux fois par jour.

Même avec le placement familial, beaucoup d'œuvres exigent strictement une alimentation un peu plus variée que celle du paysan ; naturellement le prix de revient est proportionnel aux exigences de chaque œuvre. Nous apprenons qu'à l'étranger aussi bien qu'en France on tient essentiellement à une nourriture abondante.

Ce qu'il faut surtout aux enfants d'ouvriers et de petits employés, c'est une nourriture saine, simple qui les change de l'alimentation irrationnelle de leurs parents, cause certaine, de concert avec le surmenage et le logement insalubre, d'un acheminement vers la tuberculose.

Ce qu'il faut, disions-nous, c'est une nourriture saine ; quant à donner aux enfants de la viande tous les jours ou seulement plusieurs fois par semaine, nous n'en voyons ni la nécessité, ni l'avantage. S'il y a lieu de suralimentater, nous préférons la suralimentation par le lait et les œufs qui donne de meilleurs résultats que celle par la viande. L'alimentation carnée jouit d'une grande estime auprès du public « la viande fait la viande » dit-on, on ne veut pas comprendre qu'on peut réellement faire des muscles avec autre chose.

Or, la viande coûte proportionnellement dix fois plus que les légumes. L'énergie exprimée en calories est même plus chère encore ; 1.000 calories fournies par la viande coûtent 1 fr. 50 à 2 francs tandis qu'ils ne coûtent que 0 fr. 10 à 0 fr. 15 pour le pain

et autant pour les pommes de terre ; il en résulte on le voit une appréciable différence économique.

De plus, l'excès de nourriture azotée, l'excès de viande, a de gros inconvénients ; les légumes (lentilles, haricots) sont moins toxiques et renferment les mêmes proportions d'albuminoïdes. Les fromages en contiennent presque le double ; les féculents, les pommes de terre, le pain, fournissent les hydrates de carbones en quantités suffisantes.

Donc une nourriture plus végétale a sur la nourriture carnée l'avantage d'être dix fois moins coûteuse, de donner moins de produits toxiques, de fournir autant, sinon plus, d'éléments azotés et d'hydrocarbones. La question nous semblera toute jugée quand nous aurons ajouté, que les résultats d'amélioration et l'augmentation de poids ne seront pas supérieurs avec le système de la suralimentation carnée.

Donner en plus du lait, des œufs et des légumes, de la viande plus d'une fois par semaine c'est trop, en donner tous les jours et même le soir c'est aboutir à de mauvais résultats et c'est certainement rendre la digestion du soir pénible et le sommeil agité.

De tous les régimes qu'il nous a été donné de passer en revue, celui des enfants de la Haute-Loire est parmi ceux qui nous conviendrait le mieux s'il était possible par une légère augmentation de prix, de faire donner à chaque enfant en plus de l'alimentation du paysan, deux œufs par jour. Pendant les premiers dix à quinze jours, l'enfant ne profite pas et

même perd de son poids, cela tient à la peine qu'il éprouve à s'habituer au régime sobre et rustique qui ne tente pas son appétit médiocre ; or une perte de poids pour des enfants qui en arrivant ne pèsent déjà pas trop, cela est inadmissible, il faudrait pouvoir l'empêcher afin de rendre encore plus beaux les résultats de la fin qui en dépit de cela sont très satisfaisants et peuvent rivaliser avec ceux des régimes les plus coûteux.

L'alimentation que nous préférons sera donc végétarienne, mitigée par l'introduction de mets originaires des animaux : lait, beurre, fromage, œufs et *point de viande* ou à peine et par hasard. Cela fait un régime suffisamment varié, très rationnel, point encombrant et qui, grâce au lait et aux œufs, constituera une alimentation de premier ordre ; disons surtout que les œufs remplaceront très avantageusement la viande, *dans tous les cas*, même là où elle semblera indiquée en apparence, et nous nous réclamons pour soutenir cette affirmation de la parole la plus autorisée en France : « Par ses albumines, ses graisses, ses corps phosphorés organiques, l'œuf comme la chair musculaire et mieux encore qu'elle, est apte à fournir les matériaux essentiels de la formation du sang, des muscles, du tissu nerveux. Aussi les œufs frais, en coque ou brouillés, constituent un aliment essentiellement assimilable, réparateur et de facile digestion » (1).

---

1. A. Gautier. *L'alimentation et les régimes*, p. 242.

G. — *Emploi du temps*

Nous ne reviendrons pas sur les joies des promenades et courses en plein air, ni sur l'instruction que certaines colonies d'internat donnent à leurs petits pensionnaires, où sur celle que les enfants se donnent eux-mêmes lorsqu'ils vivent au sein de la famille du cultivateur.

Nous nous occuperons seulement des jeux, des exercices de plein air qui, à notre avis, doivent remplir une grande partie de la journée et dont les effets salutaires viennent s'ajouter au bénéfice.

Certaines œuvres pratiquent le chant en plein air pour favoriser l'hématose et l'aération du poumon. L'Œuvre du Soleil compte dans son programme le chant prolongé comme exercice obligatoire. C'est là une pratique utile autant qu'agréable que nous ne saurions assez recommander.

La plupart des œuvres n'attachent pas assez d'importance aux exercices physiques, et pourtant bien pratiqués ils jouent un grand rôle dans la régénération et l'amélioration de l'espèce.

Il ne s'agit pas de faire faire aux enfants des exercices d'acrobatie, mais de leur imposer une gymnastique saine, rationnelle, application des lois de physiologie des muscles, qui les développent dans le sens de leur fonction naturelle. Gymnastique qui chez les uns corrige les déviations, atténue les difformités, chez tous agrandis la cage thoracique, favorise la

dilatation de la partie supérieure de la poitrine de façon à amener une circulation active dans le poumon. Les enfants peuvent se passer des doubles muscles de Tartarin mais ils ne sauraient se passer d'une cage thoracique bien développée, car comme dit le Dr M. de Fleury « la résistance de nos enfants à l'envahissement de leurs poumons par la tuberculose, l'énergie de leur nutrition, la vigueur même de leurs fonctions cérébrales sont en grande partie sous la dépendance de la capacité respiratoire qu'on sera parvenu à leur procurer » (1).

La gymnastique exerce une action marquée sur le développement du corps, nous l'avons constaté sur quelques enfants par des mensurations que nous comparions aux mensurations prises sur des enfants n'ayant jamais fait d'exercices physiques à part celui qu'ils se donnaient ; mensurations qui indiquent une influence manifeste sur le poids et le périmètre thoracique.

L'éducation des fonctions respiratoires est d'autant plus utile que nombre d'enfants respirent mal, c'est-à-dire se servent incomplètement des ressources que la nature met à leur disposition ; or, en quelques semaines, nous avons pu augmenter d'un tiers l'incursion respiratoire habituelle des enfants soumis à cette éducation.

Et où exercer la respiration de ces enfants si ce n'est au grand air ; de même qu'on ne saurait surali-

---

1. M. de Fleury. *Nos enfants au collège*, p. 53.

menter un enfant avec des aliments avariés, on ne saurait lui imposer une gymnastique respiratoire dans une salle d'école mal aérée et toujours chargée de germes. C'est en plein air qu'il faut exercer les enfants et cette pratique, espérons-le, sera un jour adoptée par les œuvres tout au moins pour les enfants les plus faibles.

Nous nous contenterions même de moins : c'est d'imposer aux enfants de jouer. Les enfants laissés libres manquent trop souvent d'entrain et d'initiative : il faut les *obliger à jouer* et pour cela *jouer avec eux*. Il faut les y obliger pour toutes sortes de raisons : parce qu'en ville, hélas, les vrais jeux de plein air, les seuls sains, ils ne les connaissent pas ; parce que l'augmentation toujours croissante des charges intellectuelles prend de plus en plus la place de l'exercice physique ; il faut les obliger à jouer enfin, parce que le jeu est un moyen d'affranchir l'enfant et l'aider à développer sa personnalité.

Nous sommes désolé de voir en France une réglementation rendant le maître responsable des moindres accidents pouvant survenir aux enfants ; la faute en est généralement aux parents qui trop souvent réclament une indemnité pour le plus petit mal que s'est fait leur rejeton et le pis est que les tribunaux leur donnent raison. On vante toujours l'éducation anglo-saxonne qui fait des enfants des gaillards hardis et robustes et tout en la vantant on se garde bien de l'imiter. Or, parce qu'un enfant sur mille et plus s'est cassé le bras en sautant, ou qu'un autre

s'est déchiré le pantalon en grimpant sur un arbre, il n'est pas admissible que les enfants soient obligés de jouer sagement, en bougeant à peine et de renoncer aux jeux fortifiants de plein air. A ce régime comme dit très justement G. Le Bon dans sa *Psychologie de l'Education* : « On forme pour l'avenir ces tristes générations d'êtres impuissants toujours prêts à osciller entre la révolution et la servitude ».

H. — *Etat sanitaire.*

Le compte rendu annuel de la plupart des œuvres indique : « Etat sanitaire bon » ou même « remarquablement bon ».

Il est fréquent que les premiers jours de l'arrivée soient marqués, surtout chez les débiles, par une période d'hésitation d'une ou deux semaines troublée par des coryzas, bronchites, débâcles intestinales, conjonctivite. Ceci, toutes les œuvres le savent : le peu d'enfants malades qu'elles ont, c'est au début du séjour qu'on les observe, l'accoutumance suit rapidement.

Quelquefois peu après l'arrivée, une coqueluche, une rougeole, des oreillons éclatent chez des enfants auxquels l'examen médical, la veille du départ, n'avait rien trouvé de suspect.

Des accidents peuvent naturellement survenir à toutes les périodes du séjour.

Nous avons insisté ailleurs sur l'organisation du service médical des œuvres : nécessité d'une phar-

macie portative, d'une salle d'isolement pour contagieux ; nous avons aussi parlé de la façon dont le service médical est assuré dans les œuvres ; nous n'avons pas non plus à revenir sur la question des assurances contre les accidents.

Plusieurs statistiques que nous avons sous les yeux indiquent toutes un très faible pourcentage de cas de maladies, parmi lesquels quelques-uns sans grande importance.

Le Dr Burnand, en 1904, indique 26 malades sur 1.730 enfants, soit 1,5 o/o (1). A peu près toutes les statistiques oscillent autour de ce chiffre, la nôtre indique une moyenne de 1,8 o/o.

Si l'on songe que la majorité des malades sont des enfants débiles, qui en ville, auraient peut être éprouvés des maux plus graves sans bénéficier en revanche d'aucun des avantages du grand air, la question des maladies contractées dans les œuvres est de celles qui ne doivent pas arrêter.

Inutile de dire qu'il n'est presque pas de cas de mort à signaler, sauf chez des enfants partis très malades, ce que parents et organisateurs savaient, et dont le décès a moins surpris que n'aurait surpris leur guérison.

---

1. R. Burnand. *L'Œuvre des Enfants à la Montagne*, p. 35.

RÉSULTATS

En dehors de ceux qui ont la manie de tout dénigrer pour ne pas avoir besoin de faire quelque chose, il n'est plus personne ayant vu fonctionner une colonie d'été qui ne se déclare émerveillé des résultats, il suffit même pour cela d'avoir assisté au départ puis au retour des petits colons et pour voir qu'ils ont « profité », inutile de les peser, de les mensurer : leurs yeux vifs, leurs figures roses, leurs membres plus ronds le prouvent assez. Et quoi de surprenant à cela ? Ils viennent de mener pendant un ou deux mois l'existence physique qui leur convient, à un âge où le développement de l'enfant supporte mal tout ce qui l'arrête ou le contrarie. Cette transformation physique si frappante explique, en dehors de toute idée médicale, l'enthousiasme de tous ceux qui s'occupent de colonies de vacances.

Depuis longtemps les médecins ont tenu à contrôler ces données fournies par le simple aspect. Varrentrapp de Frankfort le premier, au Congrès international d'hygiène de Genève en 1882, rendait compte de ses recherches faites sur 6.000 enfants :

« De nombreux exemples prouvent que même les enfants

bien portants, vivant dans les meilleures conditions hygiéniques et alimentaires, deviennent après une longue fréquentation de l'école, pâles, amaigris, las, qu'ils se remontent rapidement par un séjour de plusieurs semaines dans les montagnes et retournent avec de nouvelles forces chez eux et à l'école. Le séjour au grand air devient d'autant plus utile pour les enfants souffrant de privations, de nourriture insuffisante, sans surveillance, l'été dans des maisons sombres, humides, surpeuplées et dans des rues sales et étroites... Or on arrive à cette réjouissante constatation que ces enfants obtiennent une augmentation de poids qui, comparée à celle des enfants du même âge et non retardés dans leur développement est de quatre à huit fois plus grande. Pour savoir si cette augmentation était un résultat durable, dans beaucoup de colonies on repesa les enfants quatre semaines après leur retour, puis de nouveau quatre semaines plus tard ; à Breslau même ils furent repesés six mois après leur retour ! Toutes ces pesées font constater que pendant les quatre premières semaines, l'augmentation continue lentement, que même parfois il y a un léger recul, mais qu'après le troisième mois chez presque tous les enfants on remarque une augmentation plus rapide (1). Nous verrons plus loin que ces conclusions sont un peu trop enthousiastes et nous pensons que la conviction du bien que se font les enfants a dû pousser Varrentrapp à une exagération involontaire.

Au Congrès allemand de l'assistance aux pauvres

1. Varrentrapp. *Deutsche Viertelj f. œffentl Ges.* 1882, XV, p. 37.

en 1885, les colonies de vacances furent l'objet d'un rapport où nous lisons le passage suivant :

« Les chiffres des absences scolaires pendant l'hiver ont plus d'importance encore que l'augmentation de poids elle-même. Les absences sont moindres pour les élèves ayant passé les vacances à la campagne ; et ceci est frappant : de 57 enfants mis en observation l'hiver (à Regensburg en Bavière), enfants choisis parmi les plus maladifs et les plus faibles,27 n'ont aucune absence et ont toujours été bien portants ; sur les autres, 20 ont eu des absences de un à quatorze jours et leur santé a été autrement bonne que les années précédentes ; enfin 10 enfants seulement ont été malades plus longemps, il s'agissait d'enfants atteints profondément que le trop court séjour au grand air n'a pu influencer suffisamment. Donc la plupart des anciens colons sont devenus non seulement mieux portants pendant leur séjour à la campagne, mais encore leur santé s'est affermie, leur permettant de mieux suivre les classes que jusque-là. »

Cependant à leur début des objections s élevaient contre les colonies de vacances, entre autres, on ne leur reprochait rien moins que leur inutilité. Le bénéfice gagné au grand air, disait-on, l'enfant l'aurait aussi bien gagné à la ville. Et l'on ajoutait : ce qui induit en erreur, c'est de croire que l'enfant gagne à la campagne plus qu'il ne gagnerait souvent en toute une année, or il faut savoir que c'est pendant la saison d'été que l'augmentation atteint son maximum pour tous les enfants ; ce qui retarde le développement de l'élève le reste de l'année c'est l'école ; or

jouant dans les jardins et même dans les rues, cette vie libre de contrainte aurait suffi pour donner les mêmes résultats qu'à la campagne.

A ces objections les réponses non plus ne manquèrent et l'on n'eut pas de peine à prouver que les bénéfices du grand air sont incomparablement meilleurs à ceux offerts par l'air des jardins et des rues de villes. « Les enfants allant passer l'été à la campagne gagnent un poids sept à huit fois supérieur à celui de ceux restant chez eux, à la maison » disait notamment Spies de Frankfort (1).

Intéressante à relever est aussi la constatation du Dr Schmid-Monnard de Halle lue au Congrès des médecins et naturalistes allemands en 1892 à Nurenberg. « Après trois semaines de séjour en colonie, les enfants qui étaient d'un an en retard pour le développement du corps sur les enfants normaux, gagnaient ce retard ; c'est là le meilleur résultat que l'on puisse espérer des colonies de vacances » (2).

Gœpel écrit : « Après une expérience de dix ans, je puis en toute conscience affirmer que si les colonies de vacances ne forment pas des athlètes, elles sont pourtant capables d'augmenter la puissance de développement chez les enfants, les rendant ainsi plus aptes à la vie de plus tard » (3).

Toutes les évaluations portent sur le poids, naturellement, car elles sont faciles à obtenir et à la portée

---

1. Spies, *Deutsche viertelj f. œffentl.* Ges. 1887. XIX, p. 522.
2. Schmid-Monnard, *idem*, 1892, XXVI, p. 334.
3. *Deutsch. Arch. f. Kl. med.*, 1889, XLV, p. 112.

de tout le monde. Cependant par ci par là, on recherche aussi ce que deviennent la taille et le périmètre thoracique durant le séjour et l'on trouve que là aussi il y a profit.

Une recherche plus difficile, mais à laquelle on s'est livré de bonne heure est celle des modifications qu'un séjour à la campagne peut produire sur le sang.

Dès 1888, le professeur Wyss de Zurich et son assistant Stierlin se livraient à des recherches, avant le départ et après le retour sur vingt-deux enfants et ils concluent : «... nous pouvons réellement affirmer que la cure d'été a eu sur le sang de ces enfants une influence bienfaisante ».

En 1895, le Dr Leuch de Zurich également, fait des recherches sur le sang de deux cent vingt-quatre enfants ; dans son rapport nous relevons ceci : « le sang des enfants envoyés en colonies atteint ou approche la moyenne normale, c'est là un des résultats les plus heureux que les colonies de vacances puissent ambitionner » (1).

Nous compléterons cet exposé des premières recherches faites sur les enfants envoyés en colonies de vacances en citant parmi ceux qui se sont spécialement occupés en France des bons résultats obtenus par ces œuvres : Cottinet (2), Delfour (3), Venot (4),

---

1. *Correspondenz Blatt. f. Schw. Aerszte*, 1896, 21.
2. Cottinet. *Formation et fonctionnement des colonies de vacances*, 1887.
3. Delfour. *Colonies Sc. de Toulouse*, 1897.
4. Venot. *Colonies scientifiques au point de vue médical*, 1903.

Mirabail (1), Bonnard (2), Bories(3), et Desdouity (4) qui ont fait des études d'ensemble sur la question.

A notre tour nous dirons les résultats auxquels nos recherches nous ont conduit. Il nous a semblé que l'étude du poids, de la taille, des fonctions respiratoires, de la valeur et de la richesse sanguine, s'imposait. Nos recherches portent sur ces quatre catégories de données.

I. — *Poids*

Dans leur compte rendu annuel les œuvres ne manquent jamais d'indiquer le gain en kilos par enfant. C'est que le poids est non seulement d'une évaluation facile, mais encore une valeur expressive et d'après Binet : la plus représentative.

Nous connaissons tous l'importance très grande des pesées chez les enfants en bas âge : c'est le moyen précis pour bien se rendre compte de leur état de santé. Pour ne plus posséder la même signification plus tard, les pesées n'en sont pas moins extrêmement utiles, chez des enfants fatigués et prédisposés à des troubles de déchéance, pour apprécier le bilan des déperditions sur le gain, le degré de régularité dans la marche de la croissance.

Dans presque toutes les œuvres on ne pèse qu'au

---

1. Mirabail. *Colonies Sc. et tuberculose*, 1904.
2. Bonnard. *La santé par le grand air*, 1906.
3. Bories. *Colonies Sc. de vacances*, 1906.
4. Desdouity. *Les colonies de vacances*, 1906.

départ et au retour, et encore ces pesées sont-elles, la plupart du temps, faites de façon très approximative, n'offrant qu'une médiocre valeur de contrôle. C'est très insuffisant. car enfin nous venons de le dire, rechercher le gain du poids ne doit pas avoir lieu simplement pour satisfaire la curiosité des organisateurs de l'œuvre, des enfants et des parents ; des pesées bien faites et répétées à intervalles réguliers ne manqueraient de donner, pour une certaine catégorie d'enfants, d'utiles indications sur les effets de la cure, sur la nécessité de modifier cette cure suivant que l'enfant augmente, n'augmente pas suffisamment, diminue même. En d'autres termes, le poids ne doit être tant la constatation simple et finale d'une amélioration individuelle, qu'un facteur dont on puisse dégager les conditions dans lesquelles se fait une amélioration, et comment ce facteur peut varier sous l'influence de circonstances différentes.

Nous partageons donc entièrement l'avis du Dr Bonnard et nous demandons que les pesées soient faites plus sérieusement et dans les conditions suivantes : n'user que d'une bascule exacte et dont la sensibilité soit au moins de 50 grammes ; se servir du même instrument pour les mêmes sujets ; peser les enfants toujours avec le même costume réduit au stricte nécessaire ; les peser toujours à la même heure ; les peser régulièrement toutes les semaines et le même jour de chaque semaine. Et que l'on ne juge pas toutes ces précautions exagérées ; il est de toute évidence que le poids de l'enfant n'est pas le même aux diffé-

rents moments de la journée. Malling Hansen a prouvé par des pesées répétées quatre fois par jour pendant trois ans, que le poids d'un enfant peut présenter des variations diurnes de 700 grammes d'un moment à l'autre, sous l'influence du repos, de la marche, de la fatigue et de l'alimentation surtout.

Il est un certain nombre de données que nous voulons exposer préalablement :

1° L'augmentation de poids, même constante et progressive pendant une cure, est chez l'enfant un indice d'amélioration moins important que chez l'adulte ; chez ce dernier l'augmentation indique une amélioration certaine, chez l'enfant l'augmentation de poids se fait de toute façon du fait de la croissance même, chez le bien portant aussi bien que chez le débile. Il y a donc dans le gain d'un enfant deux éléments à considérer : l'augmentation du poids du fait de la croissance et l'augmentation du fait du régime hygiéno-diététique, qu'il faut dissocier si possible.

2° L'augmentation de poids d'un enfant ne se fait pas régulièrement et progressivement toute l'année, mais par étapes séparées par des époques d'arrêt. « Il y a pour le poids d'un enfant trois périodes de croissance dans l'année : une maxima, une minima et une intermédiaire ou moyenne. La période maxima commence en août et dure jusqu'en décembre, la période minima va de la fin avril au milieu de juillet. Pendant la période maxima, la croissance en poids est presque trois fois aussi grande que durant la période intermédiaire ou moyenne. Presque tout le

gain de la période intermédiaire se perd pendant la période minima (1). »

Cette affirmation se trouve vérifiée par Quirsfeld qui avait constaté pour les écoliers, qu'à partir d'un certain moment, les enfants non seulement n'augmentent plus, mais diminuent de poids ; et ce moment coïncide avec les derniers mois de l'année scolaire.

3° L'accroissement normal, moyen et mensuel du poids d'un enfant de trois à cinq ans est de 100 grammes environ : de cinq à huit ans de 150 grammes, de huit à douze de 200 grammes, de douze à treize de 300 grammes et de treize à quinze 400 grammes (2). Et comme nous venons de dire que le gain d'un enfant se compose de deux parties, nous pouvons approximativement apprécier ce qui revient à l'accroissement normal de l'été en multipliant, comme l'indique M. Hansen, la moyenne annuelle par 2,5 pour obtenir approximativement l'augmentation maxima. Ce chiffre déduit du gain constaté par la balance, donnera approximativement le gain dû au régime reconstituant. Par exemple, si l'augmentation moyenne d'un enfant de huit ans est de 200 grammes, en multipliant 200 grammes par 2,5 on obtient à peu près l'augmentation maxima pour un mois d'été, soit 500 grammes ; l'enfant ayant gagné ce mois à la campagne, mettons 1 kilogramme, le gain dû au régime hygiéno-diététique du grand air aura été de 500 grammes.

1. Malling Hansen. *La croissance*, p. 494-495.
2. Chaumet. *Recherches sur la croissance des enfants des écoles de Paris*, p. 906.

Nous appellerons *gain total* la différence de poids constatée entre deux pesées ; *gain de croissance*, le gain que le développement normal d'un enfant doit lui procurer et enfin *gain ou bénéfice net*, l'augmentation, véritable abstraction faite du gain de croissance.

A plusieurs reprises nous avons fait usage du mot approximatif ; nos recherches comparatives nous permettent de dire que s'il ne faut pas attacher une valeur absolue à cette manière d'interpréter le poids, elle n'en donne pas moins des résultats proches de la vérité et permet de pénétrer le sens du gain obtenu par les enfants.

Nous avons recherché ce que devient pendant l'été le poids des enfants ne quittant pas Paris. Dans les dispensaires d'enfants, le gain mensuel est noté en moyenne pour un enfant de huit à dix ans de 200 à 300 grammes, de dix à douze de 200 à 600 grammes. Or nos moyennes du gain pour les enfants de huit à dix ans envoyés au grand air est de 1 kgr. 400 et de 2 kgr. 200 pour les enfants de dix à douze ans.

Une double conclusion peut être tirée de là : 1° *les enfants envoyés au grand air augmentent beaucoup plus de poids que les enfants restant en ville et cette augmentation est environ quatre à cinq fois plus grande*, et si en apparence nous ne sommes pas d'accord avec ceux qui déclarent que l'enfant profite huit à dix fois plus au grand air qu'à la ville, c'est que nous admettons pour l'été une croissance maxima tandis qu'eux admettent une moyenne par division de l'accroissement annuelle, par douze mois ;

2° *tandis que le poids total des enfants envoyés au grand air comprend un gain de croissance normal et un bénéfice net en plus, le poids des enfants restés en ville ne représente même pas le gain de croissance qu'ils devraient avoir.* Et ceci ne se comprend que trop : au grand air, la croissance est stimulée, devient normale, le gain de croissance naturellement aussi, auquel gain vient s'ajouter le bénéfice du régime hygiéno-diététique, tandis que les enfants qui restent dans les villes, où de misérables conditions de vie entravent leur développement, n'atteignent même pas leur gain de croissance.

Nous le verrons, les résultats sont aussi satisfaisants quant au périmètre thoracique et à la taille ; nous pouvons donc attacher une importance capitale

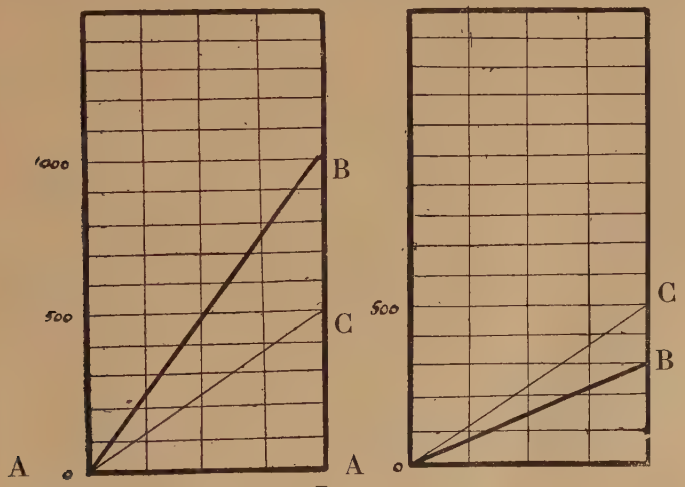

Fig. 1

au rôle bienfaisant des colonies de vacances comme éléments régénérateurs. Et nous exposons dans un graphique (fig. 1) la différence qui existe entre un

enfant ayant passé un mois au grand air et un autre enfant ayant passé ce même mois en ville ; le gain total du séjour représente une grande ligne où le profit de croissance AB ne constitue qu'une partie du gain. Pour les enfants restés en ville, le profit mensuel est représenté par une ligne A C à peine approchante d'un profit d'accroissement normal.

La moyenne du gain habituellement enregistrée par les œuvres est de 1 à 2 kilogrammes par enfant, indépendamment de toute question d'âge et de durée de séjour.

On avait pensé que les œuvres de plage donnaient de moins fortes augmentations de poids que les œuvres de plaines, et celles-ci de moins beaux résultats que les œuvres de montagne (1). Certaines statistiques sembleraient même le prouver. Or, à cela il n'y a qu'une réponse : si la répartition des enfants s'est faite selon les besoins de chacun d'eux, il n'y a logiquement qu'une conclusion possible : c'est que toutes les œuvres qu'elles soient de mer, de plaine ou de montagne, doivent obtenir à peu près les mêmes résultats, à moins bien entendu d'erreurs de pesées ou encore, lorsqu'il s'agit d'enfants en état général particulièrement mauvais.

Nos recherches portent sur l'influence de l'âge, du sexe, de l'état du poids antérieur, de la durée du séjour, de l'alimentation, du retour au grand air plusieurs années de suite.

---

1. R. Burnand, *op. cit.*, p. 56.

1° *Age.* — Chaumet sur un grand nombre d'enfants avait établi que la moyenne annuelle du poids augmente d'abord lentement avec l'âge et irrégulièrement, puis un accroissement subit se fait au moment de la puberté qui se ralentit de nouveau après. Nous nous servirons comme terme de comparaison pour le poids et la taille, des données et des tables de Chaumet comme étant les plus justes de toutes celles que nous possédions en France.

Nos recherches ayant portées sur le poids de 1.335 enfants de tout âge, nous avons pu conclure : en moyenne, les enfants augmentent d'autant plus qu'ils sont plus âgés ; que cette augmentation est proportionnellement un peu plus forte pour les enfants âgés de plus de dix ans que pour ceux qui en ont moins ; et qu'à aucun âge comme après dix ans on ne trouve de fortes augmentations de 3 à 6 kilogrammes ; mais qu'il est encore un autre âge où les enfants augmentent aussi parfois considérablement de poids, c'est entre trois et sept ans.

Les tables de Chaumet nous font comprendre que des enfants de plus de dix ans, au moment de la croissance et de la puberté par conséquent, font des augmentations considérables et souvent imprévues. Mais comment expliquer l'augmentation surprenante des petits enfants ? Nous croyons l'avoir trouvé dans ce fait : les enfants de trois à sept ans allant à l'école maternelle ou en classe, subissent les mauvais résultats d'une première année d'école qui contrarie leur développement et il résulte de cela un ralentisse-

ment de la croissance qui reprend son essor après la fin des classes. Si nous cherchons d'autre part quel est le rapport du gain de croissance et du bénéfice net du séjour suivant l'âge, nous trouvons que proportionnellement c'est l'enfant de plus de dix ans et celui de trois à sept ans qui profitent le plus, tant au point de vue du gain net que du gain de croissance.

Il résulte donc qu'en ne considérant que l'âge, *ce sont les enfants de la moyenne enfance et de période pubérale qui, ayant le plus besoin de grand air et en tirant les plus forts profits, doivent aussi en bénéficier le plus largement.*

Notre courbe (fig. 2, A) indique qu'un enfant, indépendamment de la question de sexe, augmente presque autant entre trois et sept ans, que de huit à dix ans, et qu'à partir de ce moment il augmente d'autant plus qu'il est plus âgé.

2° *Sexe.* — Les tables de Chaumet indiquent que le poids moyen des garçons supérieur dès la croissance à celui des filles devient inférieur entre neuf et quinze pour l'emporter de nouveau après cet âge, variation probablement en rapport avec la puberté qui se prépare plus tôt chez la fille que chez le garçon.

Si nous cherchons à savoir quel est le profit selon le sexe, nous constatons que ce profit est plus considérable chez les filles, qu'il va en croissant avec l'âge, qu'on ne trouve presque jamais chez les garçons des augmentations aussi inattendues que chez les filles.

Nous avons ainsi obtenu chez quelques jeunes filles de douze à treize ans dont nous prenions nous-même

le poids, des augmentations de 4 kilogrammes et chez l'une même un gain de 6 kilogrammes après quarante-cinq jours de séjour à la montagne.

Si nous recherchons le rapport entre le gain total et le gain réel après soustraction du gain de croissance, nous trouvons qu'ici encore ce sont les filles qui profitent plus que les garçons. Nous avons tracé les courbes F et G (fig. 2, B) pour indiquer que, si les profits des filles et garçons sont en voie croissante

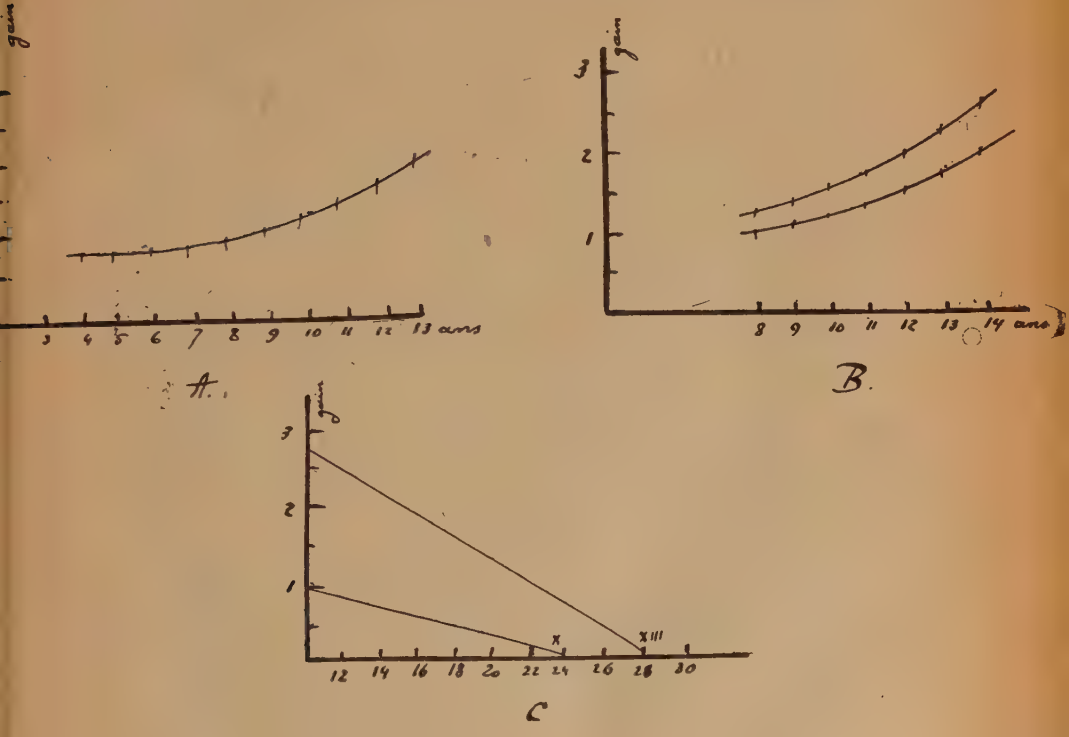

Fig. 2

avec l'âge, les profits des filles l'emportent en proportion toujours croissante sur ceux des garçons.

Donc nouvelles conclusions : *Les filles, ayant plus besoin de grand air encore que les garçons après dix ans, à cause de l'approche de la puberté et retirant plus de profit qu'eux de leur séjour au grand air, doivent être tout particulièrement favorisées.*

3° *Influence du poids antérieur sur le gain.* — Il est un fait frappant : plus un enfant est loin du poids qu'il doit avoir à son âge, plus il profite de son séjour à la campagne, plus il gagne en poids et cette augmentation va encore en croissant avec l'âge. Nous avons inscrit dans le graphique C ces augmentations, les chiffres romains au bout des courbes indiquent l'âge ; les courbes sont d'autant plus redressées que le poids est plus faible par rapport à l'âge. Un enfant augmente de poids d'autant plus qu'il en a plus besoin. La nature ainsi paraît redresser les inégalités, en enrichissant surtout les plus pauvres. Si le retard de développement se reconnaît à une infériorité de poids par rapport à la moyenne, chez presque tous les enfants, cette infériorité s'accompagne d'un aspect lamentable, attitude de lassitude, décoloration de la peau, expression souffreteuse.

Donc conclusions des plus importantes : *puisque ces enfants ainsi inférieurs au point de vue physique sont précisément les plus miséreux* (1) *et qui profitent le mieux, les envoyer au grand air afin de leur offrir une réparation certaine, indispensable, devient un des meilleurs moyens qui soit pour remédier à la*

---

1. Niceforo. *Recherches anthrop. sur 3.147 enfants de Lausanne.*

misère physiologique d'organismes chancelants qu'on rend ainsi aptes à lutter plus efficacement contre la tuberculose qui les guette, peut-être au foyer familial et certainement plus tard à l'atelier ou à l'usine.

De ces trois dernières conclusions on peut tirer la conclusion générale à laquelle M. Demozay (1) arrive aussi après des recherches semblables : de deux enfants pris au départ dans les mêmes conditions de moyenne de poids, celui qui retire le plus de bénéfice de son séjour à égalité de sexe, c'est le plus âgé, à égalité d'âge, c'est la fille.

4° *Influence de la durée du séjour.* — Cette appréciation exige nécessairement des pesées régulièrement faites tous les huit jours, l'influence de la durée sur le poids pouvant acquérir une grande importance dans l'évaluation du temps de grand air nécessaire à un enfant et pour savoir à quel moment, les effets de la cure devenant moindres, on peut le rapatrier ; elle aurait donc à résoudre un point d'économie. Disons de suite qu'elle ne le résout pas : le poids augmente, ou dès le début pendant deux à trois premières semaines pour se ralentir après la quatrième ; ou bien seulement après la deuxième semaine, la première n'ayant donné lieu à aucun changement de poids et parfois même à une légère perte due au besoin d'adaptation. L'augmentation, ralentie vers la troisième et quatrième semaine, cesse presque à ce moment (une fois sur

1. Demozay. *Bulletin médical*, 1903, p. 851, et comptes rendus de l'Œuvre des Enfants à la Montagne, 1902, 1903.

deux) ou progresse légèrement pendant toute la période que l'enfant passe au grand air.

Il résulte donc que l'*enfant a un besoin minimum de trois semaines pour se refaire*, mais on a voulu conclure de là qu'il était inutile de prolonger le séjour de l'enfant, que mieux valait faire profiter de la campagne un nombre double de petits colons ; que même après trois semaines, l'ennui gagne les enfants et que de ce fait les bons résultats risqueraient d'être stérilisés.

Or, nos recherches nous ont démontré : 1° que le gain ne reste bien acquis par la suite, que si l'enfant fait un séjour prolongé, même si les dernières semaines n'apportent aucun profit palpable ; donc comme le dit Cottinet « la question se réduit à ces deux termes : ou faire les choses médiocrement pour quelques-uns de plus ou faire parfaitement pour quelques-uns de moins » (1) ; le choix ne nous paraît pas douteux ; 2° quant à l'ennui, il faut croire que les organisateurs qui en parlent placent leurs enfants dans des endroits médiocrement enchanteurs ; pour notre part nous ne l'avons jamais constaté, sauf pendant les tout premiers jours.

Du reste toute la question n'est pas seulement là ; nous verrons par la suite que si le poids n'augmente plus à partir d'un moment, la valeur globulaire du sang continue à croître jusqu'au troisième et qua-

---

1. Cottinet. *Formation et fondation des colonies de vacances*, 1887.

trième mois, et cela n'est pas négligeable pour le bien que peut se faire l'enfant anémié.

Enfin nous laisserons le pasteur Comte nous dire pourquoi, au point de vue stricte de l'économie, il est illogique de faire rentrer les enfants trop tôt... « parce que les frais généraux seraient à peu de chose près les mêmes pour un séjour d'un mois et demi tandis qu'en ramenant les enfants au bout de trois semaines ou un mois, les frais généraux absorbent environ la moitié de l'argent nécessaire pour payer la pension d'un petit colon (1).

5° *Influence de l'alimentation sur le poids.* — Le poids augmente en raison des soins que l'on met à alimenter ou à suralimenter l'enfant. Nous avous suffisamment insisté sur la manière dont nous entendons la suralimentation.

L'Œuvre des Enfants à la Montagne soumet les enfants à trois régimes : le régime ordinaire, celui des fermiers ; celui des Fermes Infirmeries, 3 œufs et 1 litre de lait en plus du régime ordinaire ; celui de l'hôpital où nous surveillions les enfants les plus débiles de l'œuvre, quatre repas par jour, régime lacto-végétarien et de la viande par exception. Nos moyennes de poids indiquent pour le premier de ces régimes une augmentation de 1 kgr. 800, pour le second 2 kgr. et pour le troisième 2 kgr. 250.

6° *Augmentation de poids chez les enfants profitant plusieurs années de suite des Colonies de*

---

1. L. Comte, *loc. cit.*

Vacances. — L'augmentation de poids acquise subsiste d'autant mieux que l'enfant est resté plus long temps à la campagne, elle s'accroît lentement pendant les premiers mois de son retour, elle diminue presque fatalement à l'approche des chaleurs pendant les trois, quatre derniers mois de l'année scolaire ; elle s'accroît de nouveau avec le retour de l'enfant au grand air comme pendant la première année, et si la pesée avant le premier départ marquait un déficit, ce déficit arrive à être comblé au bout de plusieurs années. D'où conclusions : *les enfants pauvres des villes, les débiles surtout, s'ils ont un impérieux besoin de grand air, n'en ont pas besoin seulement*

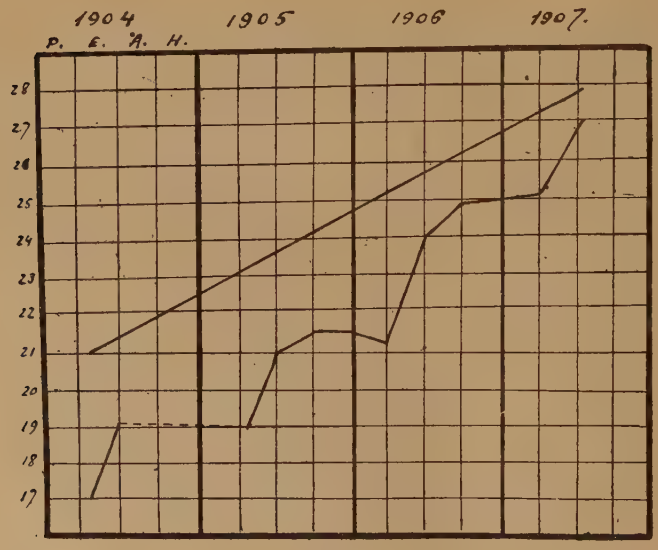

Fig. 3

pendant un an, mais surtout plusieurs années de suite. La figure 3 indique ce que nous voulons dire,

la ligne droite est celle de l'accroissement normal, le tracé est celui d'un enfant âgé en 1904 de huit ans et demi et pesant alors 17 kilogrammes au lieu de 21 et qui en 1907, à la fin des vacances, avait presque atteint son poids normal 27 kgr. 700, puisqu'il pesait 27 kilogrammes. Cette courbe est absolument caractéristique. Nous n'avons que rarement constaté sur les trente-sept enfants suivis trois ans de suite (1904-1907) les modifications enthousiastes indiquées par Varrentrapp (p. 69).

De ce long exposé sur le poids des enfants il ressort que si le gain en poids n'est pas le seul élément à considérer, il indique la merveilleuse influence reconstituante du grand air, et que loin de ne représenter qu'une simple et banale augmentation de poids, il prouve un effort de compensation du jeune organisme que l'air vient heureusement seconder.

II. — *Périmètre thoracique*

La recherche du périmètre thoracique est d'un très grand intérêt pour faire des constatations relatives à la fonction respiratoire. Les variations représentent dans une certaine mesure celles de la capacité thoracique, encore qu'il puisse survenir des erreurs du fait des masses musculaires plus ou moins fortes ou de l'écartement plus ou moins considérable des omoplates de la paroi thoracique.

La spirométrie ou mensuration directe de la capacité vitale par l'air expiré, peut remplacer avanta-

geusement la recherche du périmètre, mais elle est malheureusement d'une application difficile chez des enfants.

La recherche du périmètre thoracique est fort délicate ; aussi doit-elle toujours être faite par la même personne et suivant une méthode toujours la même. Cette mensuration varie avec le mouvement respiratoire, suivant que le ruban métrique passe plus ou moins horizontalement sur la poitrine, et qu'il est appliqué d'une façon plus ou moins lâche. Les erreurs possibles sont d'autant plus fâcheuses que les variations individuelles ne sont pas grandes.

Nous avons trouvé que pour prendre le périmètre thoracique la meilleure manière était la suivante : passer le ruban métrique horizontalement, immédiatement au-dessous des mamelons sur le thorax entièrement nu, le sujet étant mensuré pendant qu'il compte ; recommencer trois fois pour éviter les erreurs toujours possibles.

Peu d'œuvres recherchent l'augmentation du périmètre thoracique chez leurs pupilles. Nos observations sur quatre cent trente-sept enfants nous ont conduit aux remarques suivantes : la moyenne du gain du périmètre est de 1 cm. 5 ; la moyenne augmente suivant l'âge, elle est de moins de 1 centimètre avant huit ans, de 1 centimètre entre huit et dix ans, de 1 cm. 5 de dix à douze ans, de 2 centimètres après douze ans ; l'accroissement de la moyenne de chaque âge, beaucoup plus accentué chez les garçons est minime chez les filles ; l'augmentation du périmè-

tre thoracique est le plus souvent en rapport avec l'amélioration de l'état général ; l'exercice favorise considérablement le développement du thorax par l'augmentation de la capacité thoracique : sur huit enfants que nous avons soumis à des exercices presque journaliers pendant l'été 1906, nous avons constaté un accroissement du périmètre thoracique de de 3 cm. 5 avec des variations entre 2 et 6.

Les soins à donner au développement de la cage thoracique sont de première nécessité ; les sujets jeunes à poitrine étroite, tous les débiles, tous les retardés par conséquent, respirant mal, ont tout ce qu'il faut pour devenir des tuberculeux. L'enfant prend tellement l'habitude d'une respiration insuffisante qu'il ne se ressent même plus de cette hypohématose, néanmoins, ses organes s'en ressentent. Il faut donc absolument mensurer tous les enfants, et prendre en note les malingres afin de les rééduquer journellement à respirer selon les besoins de leur organisme. De plus, au moment de la croissance, l'enfant pousse tout en hauteur, la cage thoracique ne participe pas du mouvement nutritif en vertu duquel se développe le reste de l'organisme ; nouvelle cause de prédisposition à la tuberculose qu'il importe de combattre.

Sur un très grand nombre d'observations Quirsfeld conclut : « à la fin de la quatrième année scolaire le périmètre thoracique ne dépassait que chez 2 o/o des garçons la moitié de la taille ; chez les filles le périmètre était partout inférieur à la moitié de la lon-

gueur du corps » (1). Les chiffres de Quirsfeld nous ont paru un peu sombres : nous avons recherché sur les enfants de la Haute-Loire ce qu'était le périmètre thoracique chez les sujets de dix à douze ans et qui par conséquent ont subi l'influence déprimante de quatre années scolaires, et nous avons trouvé que sur 30 garçons, 11 seulement ont satisfait à la loi de Dally, soit 36 o/o ; tandis que sur 21 filles, 4 seulement ont satisfait à cette loi, soit 19 o/o. Quoique meilleurs, ces chiffres ont leur éloquence ; ils prouvent que les colonies de vacances doivent par des exercices, par des jeux, remédier aux inconvénients de la vie sédentaire des écoles et des villes en augmentant la capacité vitale des poumons et qu'*un accroissement de 1 à 2 centimètres par saison, constitue un gain trop faible pour des enfants ayant la plupart un thorax très insuffisamment développé.*

III. — *Taille*

La taille est moins caractéristique de force et de santé que le poids et que le périmètre thoracique ; néanmoins elle est aussi l'expression du mouvement d'assimilation sur la désassimilation, d'une bonne ou mauvaise alimentation et par conséquent, à un certain degré, d'un bon ou mauvais état de santé.

La mensuration de la taille se prend à l'aide du ruban métrique cloué au mur ou d'une équerre de Ber-

---

1. E. Quirsfeld. *Zeitschr. f, Schulgesundheistpflege*, 1905, p. 127.

tillon ; l'enfant est déchaussé et s'appuie des talons à la tête exactement contre le mur.

Presque toutes les œuvres signalent l'accroissement des enfants à la fin du séjour ; la moyenne du gain habituellement obtenue est de 1 à 3 centimètres ; quelques œuvres remarquent ce que nous avons aussi constaté, que l'accroissement de la taille paraît se faire uniformément pour tous les enfants de tout âge, excepté pour l'âge de la puberté où des écarts de 2 à 3 centimètres sont plus fréquents.

L'examen de la taille comme celui du poids doit toujours se faire dans les mêmes conditions pour éviter certaines causes d'erreur ; l'accroissement peut être simplement apparent et provenir d'une cause purement mécanique s'expliquant par l'élasticité de la plante des pieds et des disques intervertébraux ; la marche, l'exercice diminuent la stature d'un centimètre environ ; au contraire la taille augmente au repos, elle est plus élevée le matin que le soir.

De même que le poids, la taille présente des périodes d'augmentation maxima et minima, mais il semble que poids et taille n'augmentent jamais rapidement ensemble, « la stature s'accroît plus rapidement quand le poids diminue et les phases de croissance en stature précèdent quelque peu les phases de croissance en poids; ces faits semblent signifier que l'accroissance de stature se fait directement aux dépens de l'accroissance de poids. Il semble que l'accroissance en stature à la fin de sa période maxima a consommé les réserves emmagasinées dans le corps, et qu'au cours

de l'été-automne (période de croissance maxima en poids) se préparent les moyens destinés à assurer une nouvelle croissance en stature »(1).

Si ceci est exact, l'accroissement en stature est en partie sous la dépendance de l'accroissance en poids, et cela expliquerait pourquoi les enfants physiologiquement retardés sont non seulement plus légers, mais aussi plus petits, pourquoi également les parents de petites taille sont plus nombreux dans les classes pauvres. Il est donc manifeste que l'influence du poids se faisant ressentir sur la taille, elle retentira non seulement sur l'enfant, mais à la longue sur la race. Cette question de la diminution de la race par les mauvaises conditions d'existence soulève un problème social de premier ordre, dont il n'est pas permis de se désintéresser. Si nous en avions encore besoin nous trouverions là une nouvelle et puissante indication en faveur du grand air et du régime reconstituant pour les enfants pauvres des grandes villes. Pénétrons-nous comme les Anglais de cette vérité formulée par H. Spencer : « L'homme avant tout doit être un bon animal. »

Le rôle de l'alimentation sur l'accroissement de la taille est diversement interprété, un régime riche en azote paraît avoir la préférence ; ce qui est certainement admis par tous, c'est que l'accroissement est d'autant plus grand que l'alimentation est meilleure. Quant à l'influence de l'exercice bien compris des jeux, elle est de celles qu'on ne discute plus.

1. Malling Hansen, *loc. cit.* p. 496.

IV. — *Sang*

La question des modifications sanguines est extrêmement intéressante, le sang étant l'intermédiaire de nos échanges et contenant, fixé dans ses parties nobles, tous les éléments de la rénovation des tissus.

De nombreuses recherches ont démontré ce fait que l'air de la campagne et notamment, l'air d'altitude augmente très rapidement la richesse globulaire. Cette augmentation serait proportionnelle à la raréfaction de l'air, par conséquent en rapport avec la lutte pour l'oxygène qui détermine l'exagération de l'hématopoïèse. Le mécanisme de cette augmentation est encore un peu obscur.

Gollstein et Schroeder attribuent l'hyperglobulie à une erreur de technique par diminution de la pression atmosphérique, l'air raréfié n'appuyant plus aussi fort sur la lamelle de l'appareil.

Sahli et Grawitz expliquent l'hyperglobulie par l'évaporation plus grande de l'organisme à l'altitude qui produirait une concentration du sang. Cette opinion est rejetée par Zùntz (1) prouvant que le poids spécifique du sang n'augmente pas.

Zùntz croit plutôt que l'hyperglobulie est due à une répartition inégale des éléments du sang dans les capillaires périphériques et splanchniques, ame-

---

1. Zùntz. *Hœhenklima*, 1906.

née par une réaction de défense de l'organisme contre l'anoxémie. Ceci expliquerait les variations paradoxales dans la composition du sang suivant certaines circonstances (ascension et descente rapide) qui donnent alternativement des augmentations puis de nouveau des diminutions du nombre des globules rouges. Il semble difficile d'admettre des chagements aussi subits dans la teneur globulaire du sang ; aussi peut-on se rallier à l'opinion de Zùntz, mais en y ajoutant une hypergenèse véritable, car il est admis par beaucoup d'auteurs que malgré les cas d'erreurs possibles, le changement de climat produit une hyperglobulie réelle, soit par division des globules rouges, soit par hypergenèse véritable. « Cette augmentation est due.... à la pénétration dans la circulation d'un certain nombre de globules tenus en réserve dans la moelle osseuse. Une sorte d'excitation s'exerce sur les éléments formateurs du sang déterminant la constitution de nouvelles réserves en excès » (1). Il paraît résulter de là que les variations du sang, si elles sont dues à un changement de répartition du sang dans l'organisme pour s'adapter aux conditions nouvelles du milieu nouveau, tiennent également à une réelle multiplication globulaire ; et si nous ajoutons qu'à cette multiplication globulaire se joint une indiscutable augmentation d'hémoglobine (ce dont on ne saurait contester la valeur), il appert que l'examen du sang des enfants envoyés au grand air présente un intérêt très important.

1. Kuhn *Münch. med, Woch.*, 1907, p. 1713, 1720.

Dans nos recherches sur 37 enfants, nous nous sommes servi de l'hématimètre Hayem-Nachet en suivant les indications du professeur Hayem et en prenant le chiffre 5 millions de globules comme normal. Pour l'examen de l'hémoglobine nous avons fait usage de l'hémoglobimètre de Gowers qui donne la quantité d'hémoglobine renfermée dans le sang par rapport à la quantité que renferme le sang normal, la proportion normale prise comme unité étant cent pour cent.

Nos recherches ont abouti aux constatations suivantes :

1° L'examen du sang des enfants *avant le départ* dénote un appauvrissement considérable de la richesse globulaire du sang : 3.200.000 en moyenne ; même constatation pour l'hémoglobine : moyenne 45 o/o.

2° L'examen du sang fait dans la première semaine du séjour indique une augmentation moyenne de 600.000 globules rouges. L'hémoglobine est à peine influencée après ce laps de temps. Du fait de l'hyperglobulie cependant, si la richesse globulaire en hémoglobine est toujours faible, l'état du sang n'en est pas moins meilleur dès le début du séjour, la même quantité d'hémoglobine étant répartie sur une plus grande surface d'éléments nobles, ce qui facilite et augmente l'échange gazeux. On peut donc conclure, et cela quel que soit l'avis que l'on partage pour expliquer l'hyperglobulie, que *dès le début la cure d'air est un excitant de la nutrition et de la rénovation des tissus.*

3° Les semaines suivantes, l'hyperglobulie augmente lentement, toujours plus lentement sans toutefois s'arrêter même après deux mois de séjour et atteint à ce moment la moyenne de 4.650.000 avec un bénéfice de 1.450.000 globules sur le départ. Quant à l'hémoglobine, elle augmente rapidement après les deux à trois premières semaines pour atteindre au deuxième mois la moyenne de 82 o/o. La conclusion rigoureuse de tout cela ne sera que la confirmation de ce que nous disions ailleurs ; le sang, de même que les autres moyens de contrôle que nous avons pour vérifier les bénéfices du grand air et plus qu'eux encore, témoigne de l'effet remarquable de la nature pour faciliter et augmenter la nutrition des tissus. Comme d'autre part l'hémoglobine n'augmente que lentement d'abord et seulement plus rapidement après deux ou trois semaines, *il résulte qu'un séjour de trois semaines à la campagne est insuffisant et que la cure d'air doit être nécessairement prolongée à quarante-cinq ou soixante jours.* Comment expliquer cette tardive augmentation d'hémoglobine ? cela provient probablement de ce qu'elle doit d'abord satisfaire à l'augmentation rapide du nombre des globules rouges ; ensuite de ce qu'elle met du temps à trouver dans le corps les éléments constitutifs, le fer notamment.

4° Nous avons constaté qu'un régime de suralimentation favorise l'augmentation du nombre des globules et la richesse en hémoglobine.

5° L'influence de l'âge et du sexe est également manifeste ; c'est au moment de la puberté et surtout

chez les filles qu'on remarque la plus faible teneur du sang en hémoglobine et globules. Chez elles s'observent les plus fortes améliorations du sang, mais malgré cela sa richesse reste au-dessous de celle des enfants d'un autre âge. On peut conclure de là *à la nécessité, surtout pour les jeunes filles, de respirer le grand air pendant un séjour aussi prolongé que possible; peut être faudrait-il aider leur cure d'air par l'adjonction de préparations ferrugineuses.* Il n'y a pas lieu de craindre que cette amélioration ne se continue pas par la suite; Mercier (1) entre autres a prouvé que l'enrichissement du sang se poursuit de façon à n'atteindre sa limite qu'après le cinquième ou sixième mois de séjour.

6° Chez les filles l'amélioration est généralement proportionnelle à celle du sang et à l'augmentation du poids; il n'en est pas ainsi chez les garçons dont le sang s'améliore presque toujours sans qu'il y ait augmentation proportionnelle en poids, et nous serions tenté d'attribuer cela à leurs jeux et courses quelquefois exagérés. *Ainsi le poids d'un enfant peut ne pas augmenter, et cependant sa santé n'en est pas moins affermie.*

7° On avait prétendu que la richesse du sang après le retour diminuait rapidement. Nos recherches n'ont pas démontré ce fait. Le sang ne perd presque rien de sa richesse pendant les premières quatre à six semaines de retour à la ville; cette diminution ne

1. Mercier. *Arch. de physiologie*, oct. 1894.

survient que beaucoup plus tard, après le deuxième ou même le troisième mois, et se fait très lentement.

Nous pouvons donc conclure en dernier lieu : A l'augmentation rapide du nombre des globules et à l'augmentation progressive de cette richesse sanguine dans l'influence de l'air de la campagne ; à la persistance prolongée de cette amélioration après le retour à la ville, *donc ,à la persistance prolongée des bons effets de la cure sur la nutrition.*

Nous avons exposé dans le graphique (fig. 4), la

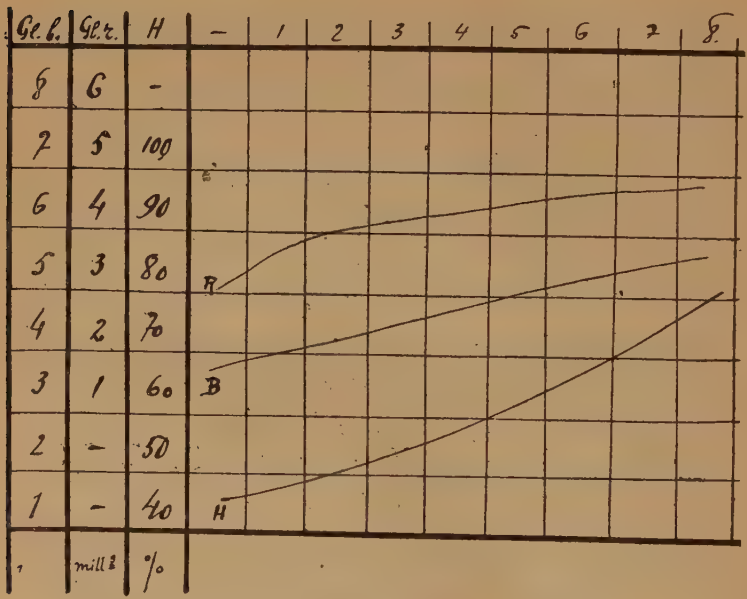

Fig. 4

moyenne des améliorations de sang. Telle que nous l'avons constatée sur nos 37 enfants : la ligne R démontre l'accroissement rapide du nombre des globules rouges après une semaine de séjour ; cette ligne

se ralentit dans sa marche ascendante sans cependant devenir tout à fait horizontale. La ligne H montre l'accroissement initial à peine perceptible de l'hémoglobine, suivi progressivement d'un accroissement toujours plus accentué. Nous avons de plus trouvé que la courbe B des globules blancs suit également une marche ascendante, contrairement à ce que certains auteurs ont affirmé.

AUTRES RÉSULTATS

Nous venons de démontrer le bien qu'un séjour de plusieurs semaines au grand air peut faire aux enfants. Ils retournent chez eux plus vigoureux, les membres plus souples, la poitrine plus large, le sang plus riche, en un mot avec une provision de santé qui leur permettra de mieux affronter les méfaits de la ville pendant l'année scolaire. Nous avons dit que ces résultats sont persistants, qu'ils se confirmeront encore et d'autant plus sûrement que l'enfant aura eu l'occasion de renouveler sa cure plusieurs années de suite.

Il ne semble pas exagéré de penser qu'en retournant à la ville avec une santé affermie l'enfant sera plus apte à supporter les rigueurs de l'hiver et résistera mieux aux infections. Tous les instituteurs que nous avons interrogés sur ce point, à Paris, aussi bien qu'ailleurs, nous ont confirmé dans cette opinion.

Et cependant nous avons été contredit par une personne particulièrement bien placée pour juger la question. L'enfant qui profite du grand air pendant un séjour prolongé, nous disait-on, est plus exposé aux méfaits de la ville que l'enfant qui n'en est pas sorti,

ou qui ayant été à la campagne n'y est pas resté longtemps. Il arrive un peu à ces enfants ce qui arrive aux paysans venant habiter la ville et qui sont plus exposés à la tuberculose que les citadins issus de citadins. Habitué à l'air pur, au soleil, à la lumière, l'enfant souffre d'en être privé et se trouve en état d'infériorité pour lutter contre la maladie. Donc un court séjour serait préférable pour l'enfant à un séjour prolongé, et pourtant c'est du séjour prolongé que nous pensons tirer les meilleurs résultats.

Cette objection nous avait d'autant plus impressionné qu'elle nous a paru ingénieuse, qu'elle nous fut faite par une personne très compétente en la matière, que nous n'y avions pas songé, ou plutôt que nous pensions que la vérité était tout opposée. Nous soumettons cet avis à l'étude de tous ceux qui s'occupent des colonies de vacances, il n'a été confirmé par aucune des œuvres dont les résultats nous furent communiqués, et notre expérience personnelle ne le confirme pas non plus.

Il serait très important de contrôler ces dires, d'autant plus qu'il se fait un mouvement en faveur des séjours prolongés, que certaines œuvres assez riches pour pouvoir le faire et assurées de l'efficacité des longs séjours essayent d'en faire profiter une partie de leurs pupilles.

Si l'exposé des heureux effets produit par les colonies de vacances ne suffisait pas à les imposer à l'attention de tous, nous ajouterons qu'elles valent aussi à leurs petits colons de très réels bénéfices intellec-

tuels et moraux. Ces bénéfices-là, pour ne pas pouvoir être mensurés n'en sont pas moins apparents et visibles. Au contact direct de la nature, l'âme de l'enfant se développe autant que son corps ; nous devons à la bienveillance de quelques instituteurs de nombreuses observations qui ne laissent aucun doute sur ce point. Ces éducateurs nous ont tous affirmé avoir observé que le séjour à la campagne à fait de tel élève paresseux et inattentif un élève appliqué et réfléchi, de tel autre renfrogné et sournois un élève pétillant et franc. Et quoi de plus clair pour la compréhension de n'importe qui ? Comment l'enfant qui a le corps débile, qui respire mal, qui pousse mal, travaillerait-il bien ? Comment celui qui passe ses vacances à jouer dans une rue infecte, en contact avec tout ce que cette rue offre d'ignoble, se sentirait-il à son aise et dans son élément à l'école, en un lieu où tout respire l'ardeur d'un travail méthodique et commun ? Il faut aux enfants des vacances au grand air ; les colonies de vacances les leur procurent ; multiplions ces colonies ; sans elles nous aurons beau écrire sur les murs de nos salles de classes la vieille parole de Juvénal, elle ne s'accomplira pas.

ŒUVRE DE PRÉSERVATION DE L'ENFANCE CONTRE LA TUBERCULOSE

Si la France n'occupe par la première place dans le domaine de l'éducation physique et morale de l'enfance, elle possède cependant une œuvre nationale de préservation dont elle peut s'enorgueillir à juste titre : nous avons nommé l'œuvre que fonda le 7 novembre 1901 le professeur Grancher.

Sans pensée d'exclusivisme, sans méconnaître aucun des multiples côtés du problème de la lutte contre la tuberculose, le professeur Grancher s'est inspiré pour combattre celle-ci de l'une des idées maîtresses de Pasteur, son maître : *le meilleur moyen de sauver une race menacée dans son existence par une maladie contagieuse est de sauver la graine saine pour faire une race nouvelle.*

Laissant à d'autres le soin de guérir les tuberculeux, à d'autres encore celui de la préservation antituberculeuse par une cure temporaire (colonies de vacances), cette œuvre s'occupe exclusivement de soustraire les enfants issus de tuberculeux mais encore indemnes, en les envoyant en pleine vie champêtre pour les soustraire ainsi à la contagion dans des familles saines physiquement et moralement.

Tel est le moyen simple que trouva le professeur

Grancher pour fonder cette œuvre éminemment *scientifique* parce qu'elle poursuit la vérité pasteurienne formulée à propos de la maladie contagieuse qui menaçait de destruction la sériculture ; œuvre *doublement économique* puisqu'avec la dépense minime du placement familial elle prévenait la dépense de millions pour la construction de sanatoria populaires destinés à ceux qu'elle empêchait de se tuberculiser ; œuvre *pratique* puisqu'elle n'a cessé de croître et ne peut suffire à tous ceux qui veulent en bénéficier ; œuvre *nationale* enfin, puisque, ayant tenu toutes ses promesses, à l'heure actuelle toutes les sympathies et le concours du pays entier lui sont acquis.

La réalisation de cette œuvre qui aujourd'hui fait l'admiration de tous les médecins et recueille les remerciements de la cité entière, n'alla cependant pas tout seul ; la conception de la défense de l'enfance contre la tuberculose préoccupa M. Grancher longtemps avant qu'il ne la mît à exécution. Quand il eut la certitude qu'il ne rencontrerait de difficulté ni de la part des parents pour lui confier leurs enfants, ni pour placer ces enfants en lieu sûr dans des familles de pays sains et honnêtes, il voulut s'assurer le concours des médecins des villes et villages.

Dans le *Bulletin médical* du 7 novembre 1903, il exposa ses vues sur la façon dont il entendait la défense contre la tuberculose et comme conclusion esquissa le fonctionnement d'une œuvre de préservation qu'il termina par cet appel. « C'est à mes confrères des villes et villages de France que je

m'adresse avant de faire appel au grand public ; c'est à eux que je confie ces pensées, c'est de leur propagande que j'attends le succès de cette œuvre de Préservation de l'Enfance car je connais leur inépuisable bonté. Je sollicite donc pour cette œuvre une obole ou du moins une adhésion morale qui nous sera très précieuse. »

Cet appel fut entendu ; peu après, l'œuvre avait 227 souscripteurs. Ayant tout prévu et pris toutes les précautions pour s'assurer d'heureux résultats, l'œuvre pouvait commencer à fonctionner ; depuis sa vitalité n'a fait qu'augmenter.

La première année l'œuvre possédait deux centres de placement ou foyers avec 27 pupilles ; actuellement elle a 373 pupilles dans 12 foyers. Six grandes villes : Lyon, Marseille, Bordeaux, Montpellier, Toulouse et Tours ont fondé des œuvres de préservation sur le modèle de l'Œuvre parisienne, mais indépendante d'elle.

Pour atteindre à ce beau résultat, il a fallu beaucoup d'argent ; l'œuvre parisienne a un total de 1.100 souscripteurs et un actif de 189.711 francs. Les revenus annuels sont de 24.395 francs auxquels il faut ajouter les subventions s'élevant à 48.000 francs.

Reconnue d'utilité publique en 1905, l'œuvre a obtenu pour elle et pour ses similaires de province une subvention de 100.000 francs.

Parmi les souscripteurs il en est un groupe qui s'impose à l'attention par les sommes considérables qu'il verse, et par son caractère prouvant d'un bel

élan de fraternité en action : c'est celui des lycéens et lycéennes, des collégiens et collégiennes de Paris. C'est au vice-recteur de l'Académie de Paris, M. Liard, que revient d'avoir éclairé cette jeunesse sur un beau geste à faire ; dans une circulaire mémorable lancée en 1906, il écrit :

« Voulez-vous, enfants des classes riches ou aisées, sauver quelques-uns de ces trop nombreux enfants qui, à Paris, sont sous le coup de la contagion ? Voulez-vous avoir votre part dans cette œuvre vraiment nationale, sociale et humaine? Voulez-vous dès le lycée pratiquer la solidarité entre enfants d'un même pays ? Voulez-vous apprendre la fraternité sociale autrement qu'en paroles ? Rien ne vous sera plus facile.

« Formez dans chaque lycée une association qui ait pour but d'entretenir dans une des colonies de l'Œuvre un ou plusieurs enfants. »

Les lycéens de Paris ont répondu par la création de 90 bourses ; et ils ne se croient pas quitte avec l'argent versé, ils s'intéressent à tout ce qui regarde leur pupille.

L'Œuvre Grancher n'est autre chose qu'une colonie à séjour prolongé avec placement familial ; mais ce qui la distingue du placement familial que pratiquent l'Assistance Publique et les Œuvres de colonies à placement prolongé, c'est le soin tout particulier qu'elle met à choisir les enfants, à les placer, à les surveiller.

« L'association dite Œuvre de Préservation de l'en-

fance contre la tuberculose a pour but de soustraire, pendant le temps qui sera reconnu nécessaire, les enfants encore sains aux milieux familiaux, dans lesquels ils sont exposés à la contagion de la tuberculose. »

Le choix de l'enfant est des plus importants, puisque le but essentiel de l'Œuvre est de reconstituer une famille saine avec les éléments sains d'une famille atteinte.

Avant d'être accepté, l'enfant est soumis à l'examen thoracique selon les lois rigoureuses établies par le professeur Grancher après vingt-trois ans d'expérience (1). Cet examen n'est jamais pratiqué que par les médecins de l'Œuvre, chefs ou anciens chefs de clinique de la Clinique des maladies infantiles, c'est-à-dire possédant une compétence toute spéciale : autrefois M. Grancher lui-même intervenait au besoin. Malgré tout quelques ganglions tuberculeux peuvent échapper à la recherche la plus soignée ; mais outre que l'enfant alors n'est pas contagieux, il peut tirer le plus grand bénéfice d'un séjour illimité à la campagne.

L'enfant accepté, subit encore une visite médicale la veille du départ, afin de voir s'il n'est atteint d'aucune affection contagieuse.

Les parents prennent l'engagement de ne pas soustraire l'enfant intempestivement à la cure dont il a besoin. L'enfant d'ailleurs n'est pas détaché entièrement de ses parents : le père et la mère non seule-

---

1. *Bulletin médical*, 1903, p. 1111-1114 ; et 1906, p. 971.

ment connaîtront l'asile où vit leur petit, mais ils en recevront régulièrement des nouvelles, et pourront le reprendre dès que tout danger de contagion sera passé. De plus, l'Œuvre exige d'eux une petite cotisation mensuelle (qu'elle avance s'il est nécessaire), afin que cette somme représente « le droit de la famille naturelle sur la famille adoptive. »

L'Œuvre prend de préférence les enfants de cinq- à treize ans, âge où ils sont déjà plus résistants, mieux armés pour lutter contre les maladies ; âge où non seulement ils peuvent s'aider tout seuls, mais encore aider un peu à la famille adoptive.

Pour faire un heureux choix des familles nourricières, pour surveiller continuellement les pupilles dans leur nouveau milieu, l'Œuvre a voulu s'assurer la collaboration des médecins de campagne. C'est en effet sur eux que repose entièrement la sécurité du placement. L'Œuvre choisit d'abord le médecin qu'il lui faut ; le médecin choisit les maisons, et il a tout intérêt à bien choisir puisqu'il est responsable du bien-être des pupilles. Ces maisons d'ailleurs sont visitées par le secrétaire général de l'Œuvre avant de recevoir l'enfant.

Le médecin de campagne est l'auxiliaire important de l'Œuvre, aussi pour vaincre l'hésitation du paysan, en affirmant de son autorité que les enfants sont sains. De cela, d'ailleurs, il n'est plus besoin. L'Œuvre a gagné un tel prestige, que seules les familles les plus riches, ainsi que nous avons pu nous en assurer nous-même, sont choisies pour recevoir des enfants ;

avantage très grand, qui n'est peut-être pas toujours dévolu aux enfants d'autres œuvres, à ceux de l'assistance publique surtout. Il faut connaître le paysan pour expliquer cela ; il est naturellement méfiant : des enfants venant de la ville et dont il ne connaît pas la provenance ne lui disent rien de bon ; mais lorsqu'il voit arriver des enfants bien portants, bien habillés (le trousseau est entièrement fourni par l'Œuvre), entourés de tous les soins, il se prend rapidement d'affection pour eux.

Les parents nourriciers sont choisis parmi les cultivateurs aimant les enfants ou ne pouvant se consoler de n'en pas avoir, ou bien encore parmi ceux dont la maisonnée est devenue vide par suite du départ des enfants devenus grands. Il en est même qui adoptent leur petit pensionnaire.

Les enfants sont placés dans le bourg ou dans les villages voisins et sont répartis ainsi : les garçons de préférence dans les hameaux ou fermes isolés, à condition que la marche journalière nécessaire pour aller en classe soit en rapport avec leur âge et qu'un repas chaud leur soit servi à midi. Les fillettes habitent de préférence le bourg où se trouve l'école. Les tout petits sont placés dans le voisinage du médecin, dont la femme ou la mère, les surveille journellement.

Surveillés constamment par leur médecin, directeur du foyer, enfants et parents nourriciers sont visités par le secrétaire général de l'Œuvre qui fait régulièrement ses tournées d'inspection.

On voit le soin méticuleux que met l'Œuvre à assurer aux enfants les meilleures conditions de séjour.

Le premier foyer fut Chabris dans l'Indre à 3 kilomètres de la gare de Gièvre (Orléans).

Le pays est traversé par le Cher ; la culture y est variée. La population est composée de cultivateurs, petits propriétaires, qui mènent une vie aisée, se nourrissent bien, vivent âgés. Les maisons sont spacieuses et saines. Le Dr Patrigeon, enfant du pays et médecin de l'endroit, ancien élève du professeur Grancher, se trouvait dans les meilleures conditions pour mettre en pratique le programme de l'Œuvre, on pourrait presque dire qu'il en fut le metteur en scène.

Les 12 foyers que l'Œuvre possède actuellement sont répartis dans l'Indre, le Loir-et-Cher, l'Indre-et-Loire, l'Eure-et-Loir et la Haute-Vienne.

Tous les enfants, à quelques rares exceptions près, donnent satisfaction au point de vue moral ; ceux qui sont grossiers et intraitables, subissent rapidement l'influence du milieu et deviennent sages. Il est tout à fait exceptionnel qu'on ait été obligé de rendre un enfant à ses parents.

Les petits pensionnaires sont traités par les parents nourriciers comme s'ils étaient enfants de la maison. « Quelquefois même les nourriciers aiment, peut-on dire, leurs pupilles avec excès », écrit le Dr Patrigeon.

L'état de santé des enfants a toujours été bon, et

on constate des augmentation de poids rapides et surprenantes ; l'aspect physique change.. Sur les 373 enfants placés successivement en quatre ans, depuis l'existence de l'œuvre par conséquent, deux enfants seulement sont morts, l'un de fièvre typhoïde et l'autre de méningite. Cependant il y a eut des épidémies de coqueluche, de rougeole, de grippe, de scarlatine. La morbidité, on le voit, est insignifiante.

Ainsi l'enfant qui fatalement serait devenu tuberculeux vivra à la campagne pendant toute la période scolaire et deviendra robuste. Vers treize et quinze ans au lieu de quitter la campagne, parfois il y reste et devient un solide paysan, car bien souvent les parents nourriciers ne peuvent se résoudre à laisser partir leur enfant d'adoption et ils continuent à se charger de lui. A l'heure présente peu de pupilles ont atteint l'âge où on doit les rapatrier et cependant six déjà se sont définitivement fixés à la campagne, deux autres particulièrement bien doués sont élèves à l'Ecole Industrielle de Brives.

A l'automne prochain, l'Œuvre devra rendre 27 de ses pupilles. Les familles en ont été avisées en même temps qu'on leur proposait de garder leurs enfants à la campagne ; 9 d'entre eux ont déjà accepté, 4 ont refusé, les autres n'ont pas encore fait connaître leur avis (1).

1. Nous devons tous les détails inédits à l'obligeance de M. Granjux, ancien secrétaire général de l'Œuvre, et grâce à lui nous avons eu le très grand avantage de suivre une tournée d'inspection dirigée par M. le Président de l'Œuvre, le Dr Roux, accompagné des Drs Granjux et Armand Dellile.

Ainsi l'Œuvre aura atteint un double but : préserver des enfants fatalement voués à la tuberculose ; servir à la repopulation des campagnes.

L'Œuvre de la Préservation créée par le professeur Grancher, aujourd'hui présidée par le Dr Roux, méthodiquement conçue se propose d'enlever au mal du siècle d'innocentes victimes ; elle parvient à préserver l'enfant en lui assurant la vie rurale dans les conditions les plus parfaites et elle lui assure un avenir meilleur.

Le but de l'œuvre est si clair, les résultats si certains qu'elle a rapidement fait la conquête du pays.

De tels encouragements, de tels résultats assignent à l'Œuvre Grancher la place d'honneur parmi les institutions de préservation du siècle. Le but que le professeur Grancher poursuivait était atteint : faire de son œuvre, une œuvre sociale et nationale : *monumentum aere perennius.*

JARDINS OUVRIERS

« Les hommes, disait J.-J. Rousseau dans le *Contrat Social*, ne sont pas faits pour être entassés en fourmilières, mais épars sur la terre qu'ils doivent cultiver. Les infirmités du corps ainsi que les vices de l'âme sont l'infaillible effet de ce concours trop nombreux. Les villes sont le gouffre de l'espèce humaine ».

J.-J. Rousseau serait sans doute lui-même effrayé de voir à quel point il prophétisait juste. L'humanité cependant se soucia peu qu'il put avoir raison et nos villes construites au hasard, sans nul sens de l'hygiène, ont grandi démesurément, avec une force inéluctable et fatale.

Pour remédier au surpeuplement auquel correspond parallèlement une augmentation de méfaits de toutes espèces, et dont la famille ouvrière souffre le plus, on avait proposé divers moyens, entre autres : transplanter fabriques et usines à la campagne, ainsi que l'ouvrier et les siens, construire des cités nouvelles, des *cités-jardins*. Aujourd'hui l'Angleterre et l'Amérique possèdent des cités ouvrières où l'industrie est combinée à la vie des champs. L'ouvrier est propriétaire d'une maisonnette et d'un enclos ; le

soir il se délasse du travail de l'atelier en pratiquant le jardinage ; l'air qu'il respire répare ses forces ; sa femme et ses enfants travaillent à ses côtés et jouissent pour leur part de la vie au grand air. Quand ils s'asseyent à la table de famille, ils consomment avec bonheur les légumes frais et les fruits, produits de leur travail et qui ne leur coûtent que le plaisir de les cultiver.

Il faut lire les livres si attrayants et si documentés de M. Benoît-Lévy (1) pour voir quelle éminente œuvre d'hygiène, de promesses d'un avenir meilleur ces cités constituent.

En France nous avons aussi des cités ouvrières, les unes hélas ! affreuses, mais d'autres comme celles de Thaon des Vosges se composent de maisons propres et confortables entourées d'un joli jardin de dimensions très raisonnables. La maison Schneider se propose de construire à Champagne-sur-Seine une cité-jardin pour 6.000 ouvriers.

Comme les cités-jardins ne se généraliseront pas vite (il y a à cela plusieurs causes que nous n'avons pas à énumérer ici), on cherche à remédier autrement aux gros inconvénients que présentent les villes aux familles ouvrières. De là l'éclosion et la multiplication des jardins ouvriers.

Au dernier Congrès des jardins ouvriers en 1907, le professeur Grancher put dire :

« Votre programme m'a beaucoup intéressé parce qu'il

1. Benoît Lévy. *La cité-jardin ; cités-jardins d'Amérique.*

contient tout, et ce tout aboutit à ce quelque chose qui est le vif de toutes nos sollicitudes : la tuberculose, point central de nos occupations, objectif contre lequel tous nos efforts sont dirigés.

« Nous pouvons l'attaquer de front et de côté. A l'origine, selon le tempérament latin qui se laisse émouvoir par la souffrance humaine, nous avons voulu surtout aborder cette forteresse par le front, par la défense du malade, par le sanatorium, à côté duquel nous nous sommes efforcé d'ajouter la lutte contre le bacille.

« C'est, certes, de la bonne besogne. Mais il faut au malade l'art du traitement, l'art de la guérison.

« Depuis, j'ai vu avec plaisir que les attaques latérales, faites dans le but de tourner cette forteresse, sont encore plus efficaces. Education populaire, assistance et surtout préservation de l'enfant, hygiène individuelle à domicile, tels ont paru les meilleurs moyens ; mais d'autres sont bons, ils sont plus constants et coûtent moins.

« Nous avons la preuve de cette formule puissante qui vient d'Angleterre et qui a diminué de moitié la mortalité par la tuberculose : l'hygiène du corps et l'hygiène de la ville, c'est la santé de l'individu et de la nation.

« Le résultat a été merveilleux, puisque la mortalité anglaise par la tuberculose n'est que de moitié vis-à-vis de celle qu'on constate en France.

« Ce qui m'a attaché aux jardins ouvriers, c'est qu'ils me rappellent la méthode anglaise. Quand Mme Hervieu à fait le premier jardin, elle n'avait pas en vue la tuberculose ; elle a voulu reconstituer une famille qui périssait de misère. Elle

lui a donné un morceau de terre, et ces gens sont devenus valides et par suite antituberculeux.

« Voilà la véritable direction, et voilà pourquoi je salue votre œuvre, et en acceptant de présider cette séance, bien que je n'aie pas fait directement de jardins ouvriers, je vous apporte mon concours pour tourner la forteresse de la tuberculose : un jour ou l'autre nous la ferons tomber. »

Mme Hervieu, directrice d'une manufacture de Sedan, avait comme tant d'autres remarqué les mauvais effets de l'aumône sur les pauvres ; une famille ouvrière de dix personnes qu'elle secourait depuis des années continuait néanmoins à vivre dans une éternelle misère ; Mme Hervieu décida la cessation de tout secours, elle loua un champ, acheta l'engrais et les semences nécessaires pour la culture de la terre : la famille travaillerait cette terre et récolterait les légumes dont elle aurait besoin. Le premier jardin ouvrier était ainsi créé en 1889.

L'idée était si belle qu'elle fut tout de suite comprise et trouva des imitateurs enthousiastes. Le Dr Lancry de Dunkerque fut un des principaux propagateurs des jardins ouvriers ; l'abbé Lemire en devint bientôt l'âme.

La Société des Jardins ouvriers se propose d'instaurer normalement la famille, de mettre à la disposition des familles ouvrières, et surtout des familles nombreuses des grands centres des jardins d'une certaine étendue, et cela gratuitement ou moyennant une légère redevance ; en payant plus cher, l'ouvrier

peut même s'assurer la pleine propriété de son jardin.

Ces jardins sont des terrains loués ou achetés dans les quartiers excentriques ou dans les faubourgs des grandes villes, terrains inoccupés, terrains à bâtir que l'on divise en carrés et qu'on met à la disposition des familles pour être cultivés. Parfois même l'œuvre facilite aux intéressés l'achat des semences, de l'engrais, des instruments de jardinage nécessaires.

Il existe à l'heure actuelle en France 216 groupes ayant créé 12.081 jardins d'une superficie de 454 hectares ; une population de 72.000 ouvriers retire les bienfaits de ces organisations. Paris et la banlieue possèdent 145 jardins avec une surface de 100 à 450 mètres carrés chacun. Et ces jardins ouvriers sont en continuelle progression ; cette progression se traduit par une extension annuelle de 26 o/o (1).

Dès le début, médecins et hygiénistes s'intéressèrent à cette innovation. On y vit, à côté du moyen de combattre la misère celui, non moins pressant, de combattre la tuberculose, l'alcoolisme. En donnant à la famille un supplément de ressources, une augmentation de bien-être, elle lui accorde surtout un moyen de passer quelques heures de la journée en dehors du logis, elle lui permet de respirer l'air pur et lui offre l'occasion tentante de préférer une joie saine au cabaret empoisonneur. « Un fait est certain, dit M. Liepvre de Douai c'est que tout le temps donné au jardin est pris au cabaret ou à la rue ».

---

1. R. Picot. Rapport du Congrès int. des jard. ouvriers, 1907, p. 64.

La plus grande partie de la journée l'ouvrier travaille à l'usine, pendant les heures de liberté il cultive la terre aidé des siens. Il lui arrive même parfois de construire une maisonnette une cabane ou une tonnelle qui permettra de passer plus de temps dehors. La femme et les enfants peuvent ainsi jouir de leur propriété toute la journée. On arrive de cette façon à bien peu de frais à procurer joie et santé à beaucoup de familles ; le jardin revient par ouvrier à 15 francs par an environ !

Le bénéfice matériel est incontestable et unanimement reconnu : M. Sprecher, professeur à la Société d'Horticulture de l'arrondissement d'Abbeville évalue théoriquement à 193 francs le rapport d'un jardin de 400 mètres carrés bien disposé et bien entretenu(1). La pratique parfois donne mieux : L'Œuvre Marguerite Renaudin obtient les résultats exceptionnels de 307 francs par jardin de 150 mètres carrés (2). P. Bacquet établit le prix de revient par are à 2 fr. 81 et le produit par are à 28 fr. 65, le secours donné sous forme de jardin peut donc être décuplé par l'effort de l'assisté (3). Il est encore multiplié d'une autre manière. « Ici je gagne deux fois mon loyer, disait un ouvrier de Sceaux, une fois avec le produit de la culture, une autre fois avec les économies que je fais depuis que je ne vais plus au cabaret ». Et à Reims une femme avouait à l'organisateur d'une œuvre : « le

1. G. Sprecher. *La culture du jardin ouvrier*, p. 59.
2. Rapport sur l'œuvre de M. Renaudin, p. 8.
3. P. Bacquet. *Jardins ouvriers de France*, p. 151.

plus grand profit de notre jardin ne consiste pas tant dans les légumes que nous avons mangés que dans les petits verres que mon mari n'a pas bus ».

Les familles assistées contractent ainsi des habitudes d'ordre et d'économie, de prévoyance qu'elles ignoraient jusque-là. Presque toutes vivent du produit de leur terre.

Ce n'est cependant qu'une partie déjà très grande de l'intérêt que nous attachons à cette question.

Les jardins ouvriers ont été créés spécialement pour les familles ayant beaucoup d'enfants, quatre au moins.

Les jardins d'Issy, près Paris, abritent 194 enfants dans 30 jardins, soit près de 7 enfants par famille, à Lorient 350 enfants pour 58 jardins, soit 6 enfants par famille : à Albert dans la Somme 10 à 11 enfants par famille !

Or si les jardins sont un moyen d'offrir à l'ouvrier de la joie saine et de l'air au sortir de l'atelier, s'ils sont capables de le régénérer en lui rendant la vie moins onéreuse, en lui donnant un heureux dérivatif à l'alcoolisme, à plus forte raison leur influence est-elle salutaire et régénératrice pour l'enfant qui vit à l'air, qui y prend ses ébats au lieu de rester confiné dans un misérable logement qui n'est parfois composé que d'une seule pièce. Les fillettes surtout tirent grand bénéfice de ces jardins, car plus que les garçons elles restent au logis et le grand air les fortifiera, les prémunira contre les accidents possibles de la puberté.

Nous ne saurions mieux faire pour donner une idée de ce qu'est la vie dans un jardin ouvrier que de citer un passage du très intéressant travail de M. Robert Picot, rapporteur au Congrès International des Jardins Ouvriers, 1907 : « A Issy bien que venu à l'improviste, il a suffit au photographe de battre le rappel pour réunir devant son appareil quarante-huit petites têtes dont la plus âgée n'a pas dix ans. Et quel aspect ont ces petits êtres, quelle vie dans leurs regards ! Leur animation est telle que beaucoup de parents, pour sauver leurs planches de légumes, leur ont sacrifié un coin de jardin. C'est leur paradis, ils y règnent en maîtres ; parfois même une gymnastique naine leur est aménagée. Au Bourg-de-Péage, à Annecy, des espaces importants leur ont été réservés. Ces quelques mètres de grand air leur assurent la santé mieux que tous les régimes, les rendent réfractaires à la maladie à tel point que notre rapporteur à Brest sur 125 enfants n'a relevé en deux ans que deux cas de mortalité ».

Le R. P. Volpette de Saint Etienne dans une statistique prouve que sur 82 familles avec une moyenne de 5 membres, soit 410, il n'y avait eu que 16 décès soit une moyenne de 0, 78 0/0 alors que la moyenne de la ville est de 3, 50 0/0 (1).

L'influence prophylactique a été reconnue et établie par des observations déjà nombreuses et probantes du professeur Calmette, des Drs Savoire, Cheysson,

1. Volpette. Congrès int. des jardins ouvriers, 1907.

Lancry. Sur la proposition de ces deux derniers, le Congrès International de la tuberculose réuni à Paris en 1905 avait adopté un vœu tendant à la multiplication des jardins ouvriers pour combattre les effets du surpeuplement favorisant la tuberculose.

Aux jardins ouvriers comme aux colonies de vacances, il ne faut pas demander plus qu'ils ne peuvent donner ; ils sont des moyens de préservation, mais ne sauraient être des moyens curateurs. Ils représentent des colonies d'air pur, urbaines, familiales, aux bienfaits desquelles on doit aider en organisant des jeux et distractions pour enfants et au besoin des consultations d'hygiène.

Pour les trop nombreux enfants qui ne peuvent jouir ni des colonies de vacances ni des jardins ouvriers et qui étouffent entre les murs du logis sombre et des rues étroites, le jardin populaire constitue le seul endroit où l'on peut jouer, le seul endroit où un air relativement pur peut défendre le petit pauvre contre le mal qui le guette.

Le jardin populaire plus que le jardin public doit être une sauvegarde pour la population sédentaire des villes, pour les personnes auxquelles leurs ressources ne permettent pas un séjour à la campagne, pour l'ouvrier qui mesurant ses besoins à ses moyens d'existence se contente de prendre un « bol d'air », surtout pour l'enfant à qui il faut un centre d'attraction agréable.

Le professeur Letulle qui s'est fait le défenseur de la question demande non seulement qu'on multiplie

ces jardins « réservoirs d'air », mais encore que chacun d'eux dispose d'espaces réservés aux jeux des enfants aux sports des adolescents comme cela existe en Allemagne avec les Kinderspielplætze ; que ces jardins soient situés dans des endroits bien choisis, à l'abri des poussières et du bruit afin de constituer réellement un lieu de repos, une cure préventive.

Malheureusement l'espoir d'un gain immédiat fait perdre de vue les conséquences lointaines et les espaces libres de Paris au lieu de s'agrandir diminuent chaque jour. En 1789 avec une population moindre, Paris avait 391 hectares d'espaces plantés, aujourd'hui il n'en possède plus que 137. Paris a donc perdu les deux tiers de ses jardins en un siècle, il possède trois fois moins d'espace libre que Londres, que Berlin, que Bruxelles.

Mettant à part les Tuileries, le Luxembourg, les Champs-Elysées, le Jardin des Plantes, les parcs Montsouris, Buttes-Chaumont et Monceau, il n'y a plus à Paris que quarante petits squares mesquins disséminés entre des rangées homicides de maisons insalubres. Plus nombreux et plus vastes, ils pourraient être charmants, et en plus de la santé ils donneraient un peu de calme et de joie à ceux qui n'ont pas souvent l'occasion d'en avoir.

Nous ne savons pas encore ce que deviendra l'emplacement des fortifications de Paris, nous souhaiterions ne pas le voir se couvrir de maisons à six étages. M. Hénard proposait de créer autour de Paris neuf parcs alternant avec des maisons de rapport, mais on

discuta et les réduisit à quatre : Les sommes très considérables, nous ne le nions pas, qu'il faudrait dépenser pour cela, seraient, il nous semble, placées à très gros intérêts, car nous pensons que jusqu'à un certain point l'avenir de Paris est à ce prix.

CONCLUSIONS

La défense sociale contre la tuberculose par les moyens curatifs ne saurait constituer que la moindre partie de la lutte anti-tuberculeuse. La part prépondérante dans cette défense revient à la prophylaxie, maintenant unanimement reconnue comme moyen souverain pour combattre ce fléau, en restreignant la contagion et en diminuant le nombre des prédisposés. On a pensé avec raison que c'était sur l'enfant et sur l'adolescent que devait se concentrer toute notre sollicitude.

A côté des efforts qui se font pour augmenter le bien-être du travailleur, pour améliorer l'hygiène générale de la classe ouvrière et qui méritent les plus larges encouragements, la lutte anti-tuberculeuse intéressant particulièrement l'enfance, est représentée surtout par les œuvres de grand air : colonies agricoles, colonies de vacances, jardins ouvriers et enfin l'Œuvre de Préservation de l'Enfance contre la tuberculose ; œuvres qui toutes ont fait leurs preuves tant au point de vue physique que moral.

Grâce à l'initiative privée, à la bonne volonté des municipalités, nous possédons en France des œuvres

variées de grand air, toutes excellentes, qui ont pour préoccupation de prémunir l'enfant contre la contamination qui le menace ; œuvres encore trop peu nombreuses et qu'on a le devoir humanitaire et patriotique d'encourager, de multiplier ; car, outre leur but salutaire visant les intéressés directement, elles constituent une sauvegarde pour la nation, un moyen de préservation et de régénération pour la race.

Vu : le président de la thèse,
HUTINEL

Vu : le Doyen,
LANDOUZY

Vu et permis d'imprimer,
Le Vice-Recteur de l'Académie de Paris,
L. LIARD

TABLE DES MATIÈRES

	Pages
INTRODUCTION	9
I. —*Colonies de vacances*	17
Bref historique	19
Rapide aperçu de l'organisation des œuvres	28
Côté médical de la question	44
Résultats	69
Autres résultats	102
II. — *Œuvre de préservation contre la tuberculose*	105
III. — *Jardins ouvriers*	115
CONCLUSIONS	126

Imp. de la Faculté de Médecine Henri JOUVE, 15, rue Racine, Paris